



Littérafrique

Lecture suivie et dirigée



NOUVELLES

Les Bimanes

Séverin Cécile Abéga

Texte intégral

édicef

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Page de Copyright](#)

[1. Le fardeau](#)

[2. Dans la forêt](#)

[3. Une petite vendeuse de beignets](#)

[4. Le savon](#)

[5. Un étranger de passage](#)

[6. Mots d'enfants](#)

[7. Au ministère du soya](#)

© NEA/EDICEF, 1982
978-2-753-10660-4

NEA/EDICEF *Jeunesse*

Séverin Cécile Abega est né le 25 novembre 1955 à Nkolmebanga, près de Saa, quelque part dans le Sud-Cameroun. Il reste dans son village jusqu'à quinze ans, élève successivement à l'école Saint-Matthieu et au collège Bullier de Nkolmebanga. Son père est instituteur, sa mère cultive son petit champ, à Ntom-Abel.

Il fréquente ensuite le lycée de Nkongsamba, dans l'Ouest du pays. Il fait des études supérieures de lettres et d'histoire de l'art, à Yaoundé.

Ecrivain, peintre, il travaille actuellement à la Chancellerie de l'université de Yaoundé.

Séverin Cécile Abega a été lauréat du 5^e concours radiophonique de la meilleure nouvelle de langue française, organisé par l'Agence de Coopération culturelle et technique et Radio-France internationale, pour sa nouvelle intitulée *La Papaye*.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

Les Nouvelles Editions Africaines du Sénégal

B.P. 260 DAKAR

EDICEF

58, rue Jean-Bleuzen

92170 VANVES

Présentation

L'homme s'est perché au haut de l'échelle des primates. Il envie les ailes des anges pour voler encore plus haut. Aussi s'assimile-t-il souvent aux oiseaux en se baptisant régulièrement bipède. Sans doute parce que ceux-ci ont leurs ailes en commun avec la faune biblique. Au bas de l'échelle, il a placé les quadrumanes. Et entre les deux?

Au milieu, nous situerons les bimanés. Ils ont deux mains comme les hommes, qu'ils salissent souvent. Ce sont des laissés-pour-compte, ceux que les plans quinquennaux ignorent délibérément. Ils mangent leur pain à la sueur de leur front, et grillent leur échine sous les braises de notre soleil tropical. Celui-ci est si chaud que chacun préfère le fuir, pour se réfugier dans un bureau. Et quand on n'a pas pu trouver un abri sûr et bien rémunéré, on reste tranquillement chez soi, où l'on se résout à ne travailler que la nuit, fouillant sans permission des poches que les voisins ont souvent presque vides.

Les bimanés ont deux mains, et s'en aperçoivent. Ils n'ont pas peur du soleil ni de l'effort. Aussi les méprise-t-on souverainement, car ils n'ont pas eu l'esprit assez inventif pour se protéger des fureurs de l'astre du jour. Ils n'ont aucune parenté – oncle, cousin, beau-frère, pays – bien placée pour leur fournir une place à l'ombre. Ils savent à peine lire et écrire, sinon pas du tout. Leur anglais ou leur français est une vaste bijouterie, où brillent les perles de toute espèce. Autant dire que le chemin qui mène à la condition d'homme leur est barré.

Nous évitons soigneusement ceux qui manipulent le cambouis pour que nos automobiles roulent, ceux qui se maculent d'huile et de farine, pour confectionner nos mets, ceux qui extraient de la terre la délicieuse banane et la mangue juteuse. Nous ne supportons pas la compagnie de nos chauffeurs, menuisiers, portefaix. Nous sommes vivement surpris d'apprendre qu'il existe des bousiers dont l'aspect rappelle l'humain.

Un homme digne de l'espèce se doit de porter une veste, une cravate, un pantalon au pli acéré, une chaussure éblouissante de cirage. Son

français doit être impeccable, son bureau climatisé, son portefeuille bien garni. Le reste n'est qu'imitation. Dès qu'il cesse de servir le papier et l'encre pour utiliser des outils, il n'est plus un homme.

C'est un bimane.

La moitié de ces histoires est vraie parce qu'elle a été vécue par des gens dont j'ai oublié le nom, l'autre moitié est aussi vraie parce que, comme disait Boris Vian, elle est entièrement sortie de mon imagination.



Le fardeau.

Le crâne du vieux Tchakarias cuisait tellement qu'il se demandait avec perplexité si le soleil ne lui avait point pelé la calvitie. Il n'avait ni chapeau ni ombrelle. Son ventre gargouillait lugubrement, énervé par les gambades inutiles des courants d'air qui folâtraient à travers ses intestins. Nulle présence rassurante pour leur barrer le passage. Son dernier repas était un vieux souvenir. Il s'assit sur une chaise qui ne quittait jamais sa véranda. Il souffla, adossa doucement sa canne sur la boue craquelée du mur. Ses jambes, ses braves jambes élançaient impitoyablement. Il les soulagea de la protection douloureuse de deux souliers ricanant de vieillesse, puis les détendit, faisant détoner les articulations de ses genoux. Ses rhumatismes se portaient bien, malédiction! il racla d'un doigt expert les gouttes de sueur qui mouillaient son front et en aspergea le sol.

Sa femme vint dans la cuisine où elle s'enfumait assidûment en surveillant une marmite. Elle lui tendit une moitié dealebasse, d'une contenance avoisinant le demi-litre. Le récipient était rempli d'une eau claire et fraîche. Il rendit l'écuelle presque sèche. Depuis qu'il était là, il n'avait ouvert la bouche que pour se désaltérer, mais toute vieille femme connaît son vieil époux. Elle alla ranger l'écuelle et revint s'asseoir sur un minuscule banc à ses pieds.

– Alors tu l'as retirée?

– Avec les hommes qui nous servent? Je ne sais pas qui nous a légué de tels bourreaux. Une vraie punition.

– Le pourboire...

– Ils n'auront rien. Moi cependant, j'aurai ma carte d'identité.

– Comment ça?

– Qui a jamais souffert l'amertume d'une Kola alors qu'il avait du sel dans sa poche? Le vieillard avait un air rusé et farouchement résolu.

Un silence.

Il lança un bref regard à son épouse, toujours assise. « J'attends que le manioc ait refroidi » fut la réponse. Elle savait tout ce qu'illui fallait, au moment où il le lui fallait. « Je viens de l'enlever du feu. »

– Où est Ana?

– Elle est partie se faire tresser les cheveux.

Elle fronça les sourcils. Elle l'avait enfin compris, mais elle n'en laissa rien paraître. Ruse de femme.

– Quand elle reviendra, dis-lui de venir me voir.

Il eut sa carte d'identité, mais il n'avait fait que troquer ses tracas contre les assiduités d'un ngomna¹. Le bénéfice qu'il y a à avoir une fille jolie.

Ana se demandait avec désespoir ce qu'elle avait fait à Dieu pour mériter la cour de ce gnome adipeux qui trottinait toujours loin derrière sa paroi abdominale. Son père l'avait amenée pour qu'elle retire sa carte d'identité. Le bonhomme qui s'en occupait les avait froidement reçus. Il était de ceux dont le travail consiste à dire à tout le monde de repasser. Ana lui avait annoncé qu'elle ne se sentait point une vocation de blanchisseuse. Elle fonça chez le ngomna lui-même lui signaler ce qui se tramait dans son administration. Celui-ci sursauta en la voyant, déglutit à une vitesse électronique puis aboya un ordre. Trois minutes plus tard, les vieilles jambes de Tchakarias étaient soulagées. Elles n'allaient plus avoir à subir l'impitoyable torture d'une route à arpenter deux fois par jour en vain. Seulement, depuis ce jour-là, lengomna hantait leur maison comme un vieux fantôme irrité par les nouveaux locataires de sa demeure.

Une malédiction. Il était indécollable. Ana avait beau s'absenter, disparaître, il était toujours là, tout en ventre et en crissements secs, lesquels lui tenaient lieu de ricanement. Son père recevait vin sur whisky,

parfois du rhum et du gin. Sa mère disposait déjà d'un tas de décamètres de divers tissus pour robes et pagnes. Curieusement, ni l'un, ni l'autre n'avaient encore rien bu, rien cousu. Personne ne faisait allusion à la triste constance de l'administrateur.

Beaucoup racontent qu'en pareilles occasions, les parents essaient toujours de forcer la fille à aller vers celui qui va leur apporter une dot fastueuse.

– Tchakarias! depuis un temps, tu bois tout seul beaucoup de bon vin chez toi. Quelle est cette gourmandise qui t'habite?

– Gourmandise? De toutes les façons, as-tu déjà vu le talon voyager devant la plante du pied?

– Quoi?

– Et si jamais je devais rendre tout ce vin... Ne dis surtout rien à personne.

La nuit était toute pointillée de lucioles batifolant dans les ténèbres dont elles détruisaient l'uniformité. Chacun dormait. Même les chiens n'aboyaient point après d'hypothétiques fantômes. Le vent avait lui aussi tu son babil dans les arbres. Quelques grillons, magnifiques d'insolence, crissaient dans les herbes et les trous des murs.

Le sommeil avait bâillonné les bruits, sauf peut-être les ronflements de Tchakarias l'ancien. Avez-vous jamais essayé de dormir sous les mêmes draps qu'un groupe électrogène en accélération constante? Non, n'est-ce pas? Dommage, car vous auriez compris le problème de sa femme laquelle, après s'être tournée et retournée une douzaine de fois, tentait, en pinçant les côtes de son mari et en lui tiraillant la moustache, de le réveiller pour qu'elle pût aussi avoir accès à sa part de sommeil. En vain. Mais Dieu veillait et, par un de ces miracles qui ont fini par devenir

banals, lui permit quand même de s'assoupir, bercée par le tyrannique et nasillard ronflement.

Maintenant, on pouvait affirmer sans crainte que le calme régnait, même si le silence n'arrivait pas à s'imposer, et l'on imaginait mal ce qui pouvait venir le rompre. Cependant la réalité dépasse toujours de loin la fiction. Les contemporains de Galilée n'auraient jamais pu supposer que les grotesques élucubrations de celui-ci pourraient un jour se vérifier. Pourtant et malgré eux, la terre est ronde et pousse l'audace jusqu'à tourner sur elle-même et autour du soleil sans avoir le vertige. Il y a quelque temps, seuls les lunatiques prétendaient qu'on pouvait aller sur la lune. De quel œil regarderait-on Neil Armstrong si, empruntant la machine à remonter le temps, il allait au XV^e siècle raconter qu'il avait foulé l'astre des nuits de ses pieds. Et ne croyez point à l'impossibilité d'une pareille conversation. La machine à remonter le temps est déjà peut-être près d'être inventée. Qui vous dit que le génie qui la découvrira n'est pas encore né? Si l'on imaginait donc mal ce qui allait rompre le calme dans la maison de Tchakarias par une nuit si tranquille, la réalité une fois de plus fut imprévue. Dans un vacarme épouvantable, le lit d'Ana se brisa net.

– Tchakarias, Tchakarias, il se passe des choses étranges dans ta maison.

– Quelles choses étranges?

– Ces derniers temps, il y avait une voiture qui s'arrêtait toujours devant ta maison. Il en sortait un homme, grand dans ce pays, à en juger par son ventre, lequel le précédait toujours de loin, où qu'il aille. Cet homme, c'est notre grand Chef, dit-on. Il te gardait toujours à boire. Mais j'ai toujours attendu, en vain, l'enfant qui devait venir m'appeler. Maintenant, cet homme ne vient plus. As-tu bu tout son vin? Qu'as-tu à reprocher à tout le village, car personne ne reconnaît avoir bu la moindre goutte de toi.

– Qui vous dit que moi-même, j'ai bu ces bouteilles?

– Tu en as fait des suppositoires alors! tu devais être bien malade, tiens. Et tu nous as caché cette maladie! et quel guérisseur pour s'occuper de toi! le chef des chefs! noble, ventru...

– Noble? Noble? Le corps et ses apparences sont parfois un fardeau, me disait mon père.

– Quoi? Que dis-tu?

– Vous ne me demandez pas pourquoi ce bon docteur a cessé de venir lui et ses remèdes?

– Tu me devais une histoire si croustillante? Tchakeli mon frère, dis vite, mes oreilles grelottent d'impatience.

– Dire quoi? Les gens de ce village sont si menteurs qu'ils pourraient aller inventer n'importe quoi pour attenter à la réputation de leur nogmna. Moi je préfère me taire.

– Douterais-tu de moi, fils de ma mère, moi qui suis comme les herbes qui bordent la route?

– As-tu une feuille de tabac, fils de ma mère? Ma pipe va m'insulter, si elle continue à chômer.

Les herbes qui bordent la route n'ont jamais renseigné quelqu'un sur les passants, sur ce qu'ils disent, sur ce qu'ils font. Tchakarias (Tchakeli en diminutif) savait ce qu'il voulait. Après avoir aiguillonné au maximum la curiosité de son interlocuteur, il savait qu'il obtiendrait facilement sa feuille de tabac. Maintenant, il regardait tranquillement l'autre fouiller ses poches d'une main fébrile. Il attendit patiemment que la feuille ait changé de main et de propriétaire.

– C'est bien parce que tu es mon ventre que je te raconte cette histoire. Connais-tu l'histoire du bélier chez sa fiancée?

– Que veux-tu me raconter là? J'ai peur d'écouter la suite.

– Je t'ai dit que le corps et son apparence sont parfois des fardeaux. Mieux vaut les voir de loin. De près hum!

Le bélier voulait se marier. Ce n'était pas bien difficile pour lui de trouver une épouse. Il était jeune, vigoureux, avec une barbe qui imposait le respect. La première chez qui il se présenta défaillit d'amour. Invité chez elle, il alla, l'optimisme au cœur. Il la trouva en train de faire la

cuisine pour mieux recevoir son amoureux : plaisir de ventre entre pour beaucoup dans les raisons du cœur. Elle avait fini de peler les plantains qu'elle était en train d'apprêter quand Bélier était arrivé et, alla verser les peaux sur le dépotoir. Oh, stupeur, horreur, gourmandise et déception! Le bélier avait bondi et savourait à même le dépotoir les peaux de banane.

Quand il voulut revenir, la porte s'était refermée sur la fille, l'amour et ses rêves de mariage. Personne ne voulait de ce galant si beau, mais assez gourmand pour aller savourer les ordures. Le bélier dut se contenter d'une brave brebis, mais ça, l'histoire ne le dit pas.

– Aïe! Tchakeli. L'homme n'est vraiment beau que vu de loin. Il avait pourtant un ventre qui imposait le respect, et, l'air d'un noble.

– Ce ventre n'est qu'un fardeau.

– Mais enfin, Tchakeli, le fin mot de l'histoire.

– On ne va tout de même pas bavarder comme des femmes. Ma bouche ne finit pas. Goûte d'abord à cette kola et assieds-toi mieux. Je crois avoir quelques gouttes de vin en plus. Ainsi raconte-t-on une histoire, en dégustant une kola, sauf si on est une femme ou un Blanc. Ces deux variantes du genre humain ignorent tout de l'art de savourer une histoire, car ils n'en connaissent, ni les assaisonnements (proverbes et devinettes), ni les compléments (kola et vin) et font courir leur langue comme une automobile, sans savoir en distiller tout le plaisir sans faire durer le délice.

Nomo! les femmes t'égareront-elles?

Nomo protesta.

Nomo, entretiendras-tu tes fils?

Nomo l'affirma.

Nomo le vin t'égarera-t-il?

Nomo protesta.

Nomo fructifieras-tu ton héritage?

Nomo, Nom' Ngah!

Aux heures chaudes de la journée, après une dure matinée de labeur, Nomo sur son mvet, envolé par delà les nuages, à tire-d'aile à travers les fantômes, son esprit vagabondant inlassablement, libérait sa muse. Nomo chantait perpétuellement. En brousse, un air accompagnait sa machette, revigorant celle-ci, dans son duel contre la brousse. Nomo édifiait une bananeraie géante, comme un défi lancé à tous ceux de son âge. Il avait quitté le collège quand la vie est belle et les bals enivrants. Son père, conduit trop tôt par une peste maladie chez les ancêtres, lui avait légué une brousse vaste et inculte, quelques bonnes machettes, sa mère et sa belle-mère qui, coutumièrement, étaient considérées comme ses épouses. Il était fils unique, et sa belle-mère ne lui avait donné que deux sœurs, ce que les Blancs, avec leur esprit mathématique, appellent demi-sœurs. C'est quand même scandaleux de fractionner ainsi un parent, de le diviser en deux pour n'en garder qu'une moitié. C'étaient ses sœurs, deux charmants bouts de flammèches toutes en mines, en gambades et en bourdes. Nomo chantait sa machette et celle-ci mangeait la brousse avec rage.

Au village, quand il se délassait, il prenait son mvet, le flirt le plus assidu de son père, un instrument qu'il avait appris de celui-ci. Il chantait la chanson des héritiers, composée pour un lointain homonyme. Il la chantait, et se promettait de tenir les serments de celui-ci. Il se réfugiait dans le rêve, pour étouffer l'amertume qui parfois l'assaillait.

C'était un pauvre hère solitaire, trouvant ses cousins du village insupportables, ceux de la ville prétentieux, quand ils venaient en vacances. Quand il se sentait trop seul, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main : journaux, déjà anachroniques pour la plupart, romans policiers, d'espionnage, romans intellectuels, théories philosophiques, religieuses, pamphlets, bandes dessinées. Tout ce qui lui tombait sous la main était dévoré.

Il travaillait autant, débroussaillant, aménageant, bricolant pourvu qu'il fût occupé. Et il chantait, il chantait la nostalgie, le rêve, la joie, ce qui était rare, car il avait souvent le cœur lourd. Il lui manquait toujours quelque chose. C'était un trou dans son cœur, que comblait parfois la musique, mais qu'elle creusait aussi, ainsi que ses lectures. Parfois, il chantait ce trou, ce vide. Alors, ses lèvres étaient closes. Il mimait les sons en sourdine et laissait ses doigts gambader sur les cordes de son mvet.

Même sur ses palmiers, il chantait. Pas de ces airs à la philosophie douteuse inspirée par cette muse qui somnole au fond de tout ustensile contenant de l'alcool et que tous les malafoutiers beuglent au sommet de leurs palmiers. Il laissait couler sa mélancolie doucement à travers ses lèvres.

Puis un jour, une passante s'arrêta sous le manguier à l'ombre duquel il jouait, étendu sur la longue chaise en peau d'antilope de son père. Elle voulait de l'eau. Il héla l'une de ses petites sœurs, et lui commanda de l'eau à boire. Puis il s'absenta de nouveau de l'actuel, s'enfonça dans ce trou qui béait dans son esprit. Ses doigts enchantés trayaient de son instrument une mélodie incroyablement belle. Les fillettes, qui se disputaient plus âprement que deux coépouses, ne se pressaient pas. Il gronda, voulut y partir. La passante l'arrêta.

« Oh! continue à jouer plutôt. »

Il leva les yeux. Elle paraissait transfigurée et ses yeux brillaient. Il sentit quelque chose fondreinsensiblement dans un lointain recoin de son âme. Elle était jolie, jolie. Mais il ne put satisfaire le vœu de la passante; sa mère lui apportait à manger. Il demanda un siège pour la fille, qui, puisque le repos l'avait trouvée là, devenait son invitée.

Les cheveux d'Ana formaient maintenant une architecture arachnéenne sur son crâne. Les doigts de la doyenne du village avaient cessé de les

parcourir, les vieux doigts noueux et tordus qui avaient dressé ce système si fragile, si éphémère mais si beau, si beau. L'aïeule, la fille ne savait trop pourquoi, avait décidé de lui construire la coiffure des favorites, celle qui, dans un harem de cent épouses, éclipsait les charmes et les sortilèges de quatre-vingt-dix-neuf jalouses pour concentrer l'attention du mari sur une seule tête. Elle avait incorporé aux tresses des cauris, des graines sauvages rondes, sèches, noires et lustrées, de petits bouts de bois noirs eux aussi, dont elle s'était servie elle-même du temps où elle était encore la reine de cœur. Tout ceci servait d'étai et de décoration dans cette construction artistique.

Quand elle revint à la maison, le ngomna était là. Il avala précipitamment une grande gorgée de salive. Il connaissait cette ancienne coiffure. Il savait qu'elle appelait l'amour de l'élu, qu'elle était un oui et un viens. Surtout, Ana souriait angéliquement. Elle lui dit bonjour, entra dans sa chambre, mit une jolie robe, enfila des sandales et ressortit. Il ne devait plus la revoir de la soirée.

Nomo jouait, plus mélancoliquement que jamais. Son mvét pleurait les larmes que ses yeux retenaient. Les cordes disaient dans leur langue ce que son âme souffrait. Nomo creusait dans son cœur et chaque note disait ce qu'il y trouvait. Deux mains douces, gentilles, lui fermèrent les yeux. Mais il pouvait jouer les yeux fermés. Il continua quelques secondes, et, sans s'arrêter, prononça un nom, deux syllabes exhalées dans un soupir musical et plaintif, ce qui, à ce moment, revenait à la même chose :

« Ana ».

Un rire cristallin lui répondit.

Elle se mit devant lui, et il ne put cacher sa surprise. « Merveilleux. »

Il avait arrêté la musique. Elle protesta :

– Tu ne joues plus? C'était si beau tout à l'heure. Il faudra faire un disque.

– Et tu seras sur la pochette, avec cette coiffure, en illustration.

– Joue donc quelque chose pour ma coiffure. A la joie du jeune homme, le fidèle instrument répondit un instant, puis recommença à se plaindre pour s'arrêter net.

– Qu'y a-t-il? sursauta la fille qui dégringolait brusquement de son enchantement. Nomo coupa :

– Je jouerai quand tu te coifferas pour moi tout seul.

– Mais... mais c'est pour toi que je... Oh! comment peux-tu dire ça?

– Parce que je sais que moi, n'étant pas ngomna, je ne mérite pas ces honneurs!

– Quel ngomna? Mais il n'est rien pour moi! Je l'ai même fui pour venir ici chez toi. Il ne faut pas croire que... Comment peux-tu dire cela?

Les termites adorent la moelle tendre des branches de raphia, mais sont rebutés par leur dure écorce. Ces branches donnent un bambou léger et résistant, dont on fait beaucoup de meubles. Quand les termites s'attaquent à ces meubles, ils vous les mangent sans que vous vous en rendiez compte. Ils dégustent votre lit, votre fauteuil ou votre étagère sous votre nez en prenant la précaution de laisser l'écorce du bambou intact, ce qui préserve les apparences. Le lit d'Ana avait subi le même sort, mais résistait encore, étant habitué à supporter le poids de la fille. Aussi céda-t-il brusquement lorsqu'il reçut un autre poids en plus.

Nomo n'était pas fier de lui. Il était convaincu, avant la visite d'Ana, que celle-ci était déjà fiancée au ngomna. Aucun doute. Celui-ci avait les honneurs, une voiture, de l'argent, beaucoup de titres et une première femme, ce qui laissait supposer que la fille avait été alléchée. Il n'avait pas un meilleur choix à lui proposer : pauvre paysan, encore en train de bâtir ses plantations, se contentant du maigre pécule que lui rapportait son dos courbaturé par le cerceau avec lequel il grimpait à ses palmiers. Il n'avait pour elle qu'un rôle de paysanne, qui n'aurait ni boy ni voiture,

devrait aller aux champs, à la rivière, dans la forêt, essayer ses sautes d'humeur. Elle n'aurait même peut-être plus le temps d'écouter cette musique dont elle raffolait. Nomo avait douté d'Ana. Elle lui avait fait serment sur serment. Il lui avait demandé une preuve. Aussi se retrouvait-il avec elle dans sa chambre, à un bosquet et une rivière de son village.

Nomo était malheureux, car il croyait avoir ébouriffé Ana. Il avait douté de celle qui était pelotonnée là dans un drap délavé et rapetassé. Pouvait-il reculer? Il soupira et se laissa tomber dans le lit ce qui, dans un bruit épouvantable, le brisa net!

– Que se passe-t-il ici?

Tchakeli et sa femme étaient accourus au triple galop.

– Mon lit s'est écroulé!

Ana pleurnichait d'angoisse. Son père vérifiait les structures du meuble. Complètement détériorées. Elle était seule, enveloppée dans son drap.

– Ah! ces termites. Mais pourquoi ne se cassait-il pas avant?

– Je ne sais pas.

Son cœur s'emballait. Elle redoutait l'enquête.

– Bon, on verra demain. Arrange ton matelas sur le sol.

– Et voilà que les moutons eux aussi s'en mêlent. Qu'ont-ils à s'agiter comme ça?

Ils s'agitaient parce qu'un drôle d'animal leur était tombé dessus d'une fenêtre ouverte et refermée dans un éclair. A quatre pattes, il s'était mêlé à eux. Mais pourtant, il ne leur ressemblait pas. Ce mouton avait plutôt l'allure d'un primate hominien, et présentait très peu d'affinités avec la race ovine. On aurait dit après observation un homo sapiens mâle et de race négroïde. Affolés par cet étranger, les moutons, que rien n'entravait – c'était la saison sèche, et l'herbe étant rare, on avait lâché les bêtes pour qu'elles aillent pâturer librement – esquissèrent un trot pour s'en éloigner. L'autre, toujours à quatre pattes, suivit le mouvement. Ils s'arrêtèrent. L'hominien fit de même. Les animaux recommencèrent, intrigués parce

bipède qui s'acharnait à devenir quadrupède. Il persista à obéir aux évolutions du troupeau. A ce moment, la porte s'ouvrit sur la mère d'Ana qui vociférait.

– Sales bêtes, allez-vous vous tenir tranquilles?

Et pour les inciter sans doute au calme, elle ponctua sa question d'un projectile qui avait tout d'un caillou et rien d'interrogatif. Les animaux qui voient dans l'obscurité mieux que nous s'écartèrent, et celui qui, à quatre pattes, se demandait désespérément comment devenir momentanément mouton reçut la pierre – elle était grosse comme un poing – dans les côtes.

– Ouaille! je suis mort, hurla-t-il.

Celle de la femme fut imprévue. Elle détala dans la maison en piaillant :

– Tchakeli! Tchakeli! il y a un mouton qui parle là-dehors. Sorcellerie, sorcellerie!

– Cesse de raconter des âneries, la rabroua son vieux mari.

– Mais je lui ai lancé un caillou, et il a gémi et parlé. C'est la vérité.

Elle s'agitait nerveusement, bégayant et tremblant, comme mue par une onde électrique mal réglée.

– Bon, bon, j'y vais.

Et il prit sa canne d'une main, sa lampe de l'autre, en homme qui ne tremble jamais au seul bruit du passage d'un éléphant. Il obéissait ainsi à la devise de sa tribu.

– Reste, tu vas mourir, c'est un sortilège.

La vieille frôlait l'hystérie. Elle s'accrochait à son mari comme sur une bouée de sauvetage. L'élu de son cœur se dégagea doucement. Elle hoqueta, l'imagination enfiévrée par l'image de nombreuses chimères, toutes suffisamment effrayantes pour la faire trembler de peur.

Précautionneusement, le vieil homme ouvrit la porte. Il n'avait pas peur, mais prudence n'est pas lâcheté. Il avança la lampe. Les fantômes, leurs associés et leurs incarnations n'aiment pas la lumière, surtout les lumières chaudes. C'est pourquoi ils ne s'exhibent que la nuit, dans le noir ou sous la clarté froide de la lune. S'il y en avait un, il allait réagir. Rien ne se passa. Il avança dans la cour. A quelques mètres devant lui, une forme se tordait sur le sol.

Tchakarias sursauta. Il savait que, quand quelqu'un qui, à des fins magiques, s'est transformé en animal meurt, il reprend sa forme humaine. Peut-être que sa femme n'avait pas eu tort après tout. Il s'approcha d'un pas hésitant. Ce pouvait être une feinte. Sa main se resserra sur sa canne. La forme était un jeune homme dont le visage, beau et sympathique, se contractait sous une douleur intense. Il était plutôt pathétique.

– Fils, fils, que t'arrive-t-il?

Nomo lui révéla la stricte vérité. Quand, après s'être écorché mains et genoux à essayer de galoper de gauche à droite à quatre pattes avec un troupeau de moutons, on reçoit dans les côtes, à l'endroit du foie, un caillou qui vous laisse sur le tapis, on n'a pas le temps d'extraire des tiroirs de son imagination le dossier sur les mensonges à servir à un presque beau-père en cas d'imprévu. Et puis, il lui rebutait toujours de mentir.

– Va rejoindre celle avec qui tu m'as démoli un lit tout à l'heure et tenez-vous tranquilles, que l'on puisse enfin dormir.

Il alla retrouver Ana transie de peur et de honte. Celle-ci lui dédia un pauvre sourire, péniblement extirpé des émotions qui brutalisaient son cœur depuis un moment. Elle avait suivi avec angoisse les mésaventures de Nomo, et était agréablement surprise de la tournure des événements.

– Tchakeli, tu ne vas tout de même pas admettre qu'un inconnu...

– Je l'ai reconnu. Son père fut de mes amis. Et lui, on en dit beaucoup de bien : sérieux, bonne machette, quoiqu'un peu lunatique.

– Mais Ana est encore une petite...

– Elle t'a dit qu'elle était encore une gamine? Sais-tu seulement depuis combien de temps ce type vient dormir là? De toutes les façons, un scandale n'a jamais servi la réputation d'une fille à marier. Et celui-ci, on devrait l'éviter, car je crois ce jeune homme honnête.

– Mais tu n'en sais rien! et puis, il y a le ngomna!

– Celui-là, il ne m'a jamais considéré comme un homme, comme un aîné, sinon, m'aurait-il laissé trimbaler deux bonnes semaines à arpenter sous le soleil un dur chemin pour un bout de papier? Mais il a vu Ana. C'est par elle, pour elle que j'ai une quelconque importance à ses yeux. Mais moi vivant, il n'épousera pas ma fille. Je ne suis rien pour lui, alors pourquoi mon sang acquerrait-il une certaine valeur? L'éléphant fait troupeau avec les éléphants, le buffle avec les buffles. Il n'est pas de ma caste. Pourquoi m'allierais-je avec lui?

– Alors, comment le lui expliquer? On ne va tout de même pas l'éconduire brutalement.

– Après avoir eu peur d'un garçon que tu as d'ailleurs failli assassiner, aurais-tu peur du ngomna? Toi qui lances si bien les cailloux dans l'obscurité, tu pourrais tenter quelque chose...

Le vieux ricanait moqueusement.

– Je ne vois pas ce qu'on peut faire.

– Ah les femmes! Si c'était à toi qu'il avait fait la cour, tu aurais déjà trouvé. En tout cas, te souviens-tu de cette histoire du bélier chez sa fiancée?

– Mère qui m'a mise au monde! cria-t-elle de stupeur.

– Tu l'as vu comme moi manipuler la cuillère: le corps est un vrai fardeau.

Avez-vous déjà vu un ngomna cuit à l'étouffée? C'est un spectacle tout à fait banal. Prenez un bel après-midi. Accrochez un soleil impitoyable dans un ciel pur et vous verrez, dès qu'un ngomna mettra le nez dehors.

Avec la manie qu'ils ont de s'enfermer dans des vestes et de s'arrimer la gorge avec des cravates, ils ne peuvent que bouillir quand il fait 45 degrés centigrades à l'ombre. Que voulez-vous? Leur caste exige d'eux des habits conçus pour des climats plus tempérés, même s'ils s'y sentent aussi à l'aise qu'un poulet dans une casserole posée sur un feu vif. Heureusement qu'ils ont la peau plus dure que celle de ces volailles, sinon, tous les ngomnas auraient déjà été étuvés dans leur sueur.

Le nôtre s'épongea le front et le cou en descendant de sa voiture. Il souriait, car la coiffure de l'autre soir ne laissait pas d'équivoques. Même si l'oiselle avait disparu par la suite. Timidité féminine sans doute.

Cette opinion fut confirmée par la suite, car Ana vint l'accueillir en souriant et lui offrit un siège. Elle était habillée d'une mini-jupe espiègle, qui semblait constamment prête à dévoiler ce qu'elle cachait d'un moment à l'autre. Tout ce qui était visible au bas de ce vêtement était déjà très appétissant : deux longues jambes bien façonnées. Elle s'excusa : elle lui préparait un repas, car elle l'attendait. Cette attention étourdit le ngomna. L'autre, après avoir « fait la femme », succombait. S'il avait pu voir la grimace de la fille à l'étalage de son charme bedonnant et dégoulinant de sueur, il aurait été fixé sur la nature de ses sentiments.

Combien de gens connaissent-ils encore bien la cuisine de chez nous? On mange du caviar, du saumon, du jambon, des civettes, des fricassées et presque plus de « ndomba » ou d'« okok ». Cela entraîne obligatoirement l'ignorance de certains principes culinaires de base, auxquels doivent être initiés gourmands et gourmets. Cette situation est assez dangereuse et peut aboutir à de très graves catastrophes. Qui pourrait encore se souvenir du premier coup que les recettes grasses, les

plats huileux ne fument jamais quel que soit leur degré d'ébullition? Notre ngomna, habitué des grandes réceptions où l'on n'apprécie que la cuisine d'outre-mer connaissait-il ce principe? Si oui, nous dirons alors que l'appétit lui fit perdre la mémoire.

Alléché par l'odeur, il plongea furieusement la cuiller dans l'assiette et la ramena chargée au maximum de la pâte onctueuse d'un mets à base de pâte d'arachides cuite à feu vif (ikèsowondo). Il enfourna prestement tout cela dans la bouche et ce fut la catastrophe.

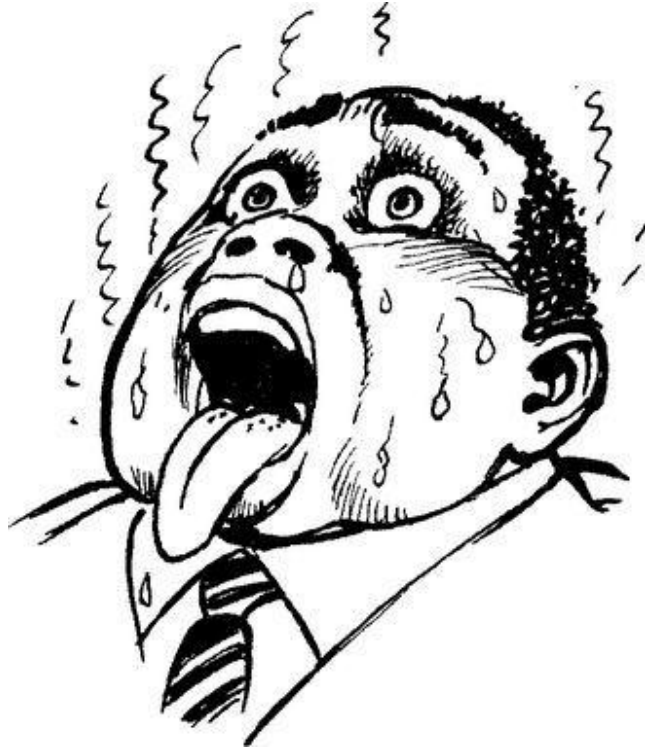
L'arachide était trop huileuse. Le plat avait été servi à une température inhumaine. Une main perfide y avait mis beaucoup de piment pendant la cuisson. Le ngomna étouffa, toussa comme une mitrailleuse sud-africaine dans un camp de nationalistes et recracha sa bouchée sur sa cravate. Un épais flot de morve suinta de son nez. Il leva un regard embué de larmes sur Ana qui éclatait d'un rire sonore. Il voulut menacer, mais le piment lui avait solidement garrotté les cordes vocales. Il dut se contenter de rouler des yeux, comiquement, dans les orbites. Autour de lui, on s'empressait hypocritement.

– Hi! ki! Tchakarias. C'est méchant de ta part. Tu ne crains pas une vengeance?

– Ah! Ka! fils de ma mère. Tu crois que cette cuillerée lui a brûlé le palais plus que ce soleil qui me rôtissait le crâne quand j'allais chercher ce papier avec une photo collée dessus et une signature? De toutes façons, il venait ici en voiture et personne ne l'avait invité. Moi j'allais à son bureau à pied et j'y étais obligé. Et puis, s'il faut courir après toutes les jolies femmes qu'on voit parce que l'on est ngomna... D'ailleurs, quand j'étais enfant, on nous apprenait à consacrer beaucoup d'attention à la première cuillerée d'un repas. Tu le sais bien. Le port de la cravate interdit-il la serviabilité, la monogamie et les bienséances? A toujours enfoncer les doigts dans tous les trous qu'on rencontre, on finit par se les faire mordre.

– Mais c'était un chef, un noble et Ana...

– Pourquoi n'a-t-il pas d'abord pris en considération le père de celle-ci? Et puis, il y en a beaucoup qui ne sont pas chefs, mais qui valent largement tous les chefs. Le corps est un fardeau, me disait mon père. Il ajoutait toujours que la vraie noblesse est dans le cœur. Maintenant, on nous apprend qu'elle est dans les cravates et les gros ventres.



1 Administrateur en général, préfet, sous-préfet, maire ou tout autre fonctionnaire du gouvernement.

Dans la forêt.

Du haut de son baccalauréat, Dany toisa le village : une armature de piquets mal équarris et reliés par des lianes, couverte de boue séchée et abritée sous quelques nattes de raphia. Le tout reproduit en trente ou trente-cinq exemplaires par un duplicateur mal réglé et éparpillé dans une entaille faite à la brousse. C'était là le village! Il est vrai que çà et là, l'éclat aveuglant d'un toit d'aluminium disait l'importance de la cacaoyère de celui qui habitait là. Le reste n'était que des nids de margouillats, de cafards et de rats dans lesquels vivaient aussi des hommes. Dommage que sa grand-mère fût de ceux qui y restaient. Ils feraient des yeux ronds quand il les assommerait de son titre : bachelier.

Et juché sur sa cravate, le prodige entra dans le village.

A seize heures, tout le monde était encore aux champs, malgré l'incendie perpétuel qu'entretenait là-haut un méchant soleil. Dany sentait ses rayons, des crocs, perforer sa peau. Après deux heures de marche à pied dans cette rôtissoire que constitue une route ensoleillée, ses souliers avaient entrepris de lui mâcher les orteils. Dans sa veste, il macérait dans sa sueur à très haute température. Il aurait bien aimé avoir un bâton, ou même une paire de béquilles pour marcher. Mais sa dignité lui interdisait ce plaisir. Pourtant, plus il avançait, plus il déchantait. Il gaspillait la douleur de ses orteils, son bain de sueur. Sa cravate l'étranglait en vain. Pourquoi raidissait-il donc son cou à en désespérer un tétanos? Depuis le matin, il transportait sur son dos cette masse d'étoffe harmonieusement découpée et habilement rassemblée qu'on appelle veste. Que d'efforts gâchés pour un si piètre résultat!

Actuellement, il défilait sous l'œil indifférent des quelques rares poulets qui ne dormaient pas. Les cabris ne bêlèrent même pas à son passage. Tous rumaient placidement leur petit déjeuner. Un margouillat à la poursuite d'un cancrelat hocha trois fois sa tête rouge et grise, puis, continua sa chasse. Ce fut le seul témoignage d'intérêt que son arrivée obtint.

Pour les hommes, c'était désespéré. Il savait que leurs dos défiaient les soleils les plus douloureux. Il se demandait comment l'on pouvait rester courbé comme cela, toute une journée, à s'écarter les mains sur une houe. Retourner le sol, rassembler la terre en grosses mottes ou en sillons puis y enterrer des graines toute une journée, tous les jours. Distribuer son sang à de gloutonnes petites pompes qui vous l'aspiraient sans votre avis. Les mouches, les moucheron, les moustiques, les taons et les filarioses ne réclament jamais de carte de donneur de sang. On pouvait s'assommer avec ses propres gifles en tentant de les écraser. A l'arrivée d'une main, ils interrompaient prestement leurs festivités, allaient faire un tour dans les airs et revenaient vous manger. Il fallait nourrir la brousse. Et votre sang était un impôt payé pour que la brousse vous nourrisse.

Quand, désespéré par l'assiduité vorace de ces bestioles, vous osiez émettre votre opinion là-dessus, un villageois vous demandait tranquillement si vous aviez déjà vu un moustique cultiver un champ pour se nourrir. Et il ajoutait que la quantité prélevée ne pouvait pas vous anémier. Dany essaya de réviser la liste des prétextes qu'il avait mémorisés à l'intention de sa grand-mère. Il n'irait pas aux champs. Mais actuellement, son problème était ses chaussures. Elles étaient à la mode et lui croquaient gaillardement les pieds. Il fallait les enlever au plus vite, et cela allait être dommage, car il mettrait aussitôt une paire de sandalettes. Malheureusement, les sandalettes sont les ennemies jurées de la veste et de la cravate. Elles s'acharnent à les ridiculiser, quand elles se retrouvent dans le costume d'un même individu. C'est une incompatibilité vestimentaire qu'il ne pouvait se permettre.

De toutes les façons, il restait son baccalauréat. Un prestige qui n'acquiert vraiment sa valeur qu'au village. Encore un motif pour massacrer des poulets. Pauvres victimes de nos joies, de nos bonheurs et même de nos malheurs. Un baccalauréat en reste un, même quand la cravate de son propriétaire est enfermée dans une penderie. Mais il aurait fallu quand même que le village voie sa cravate. Tiens! quelqu'un allait tout de même la voir! Une pauvre villageoise, jeune il est vrai, mais dont le cou pouvait rentrer dans les épaules, efficacement aidé en cela par l'énorme fagot de bois qu'elle portait. Dany sursauta. Elle transportait, à califourchon sur son nez, un morceau de civilisation. Une paire de lunettes sur le nez d'une villageoise, incroyable! il ne la reconnaissait pas. Sans doute, une nouvelle épouse. De la tribu en tout cas, car elle parlait bien la langue. Son bonjour avait été poli, mais pas admiratif. De toutes les façons, sa cravate à elle seule coûtait plus cher que tous les pagnes rafistolés qui la recouvraient. La porte de sa grand-mère était ouverte. Il entra.

Un logarithme! mot très grossier. On se demanderait ce qu'il vient chercher dans vos oreilles en plein village. Et surtout, par un après-midi de canicule. Il avait le dos courbaturé et les mains enflées, boursouflées d'ampoules. La grand-mère de Dany, un paquet de rides torturé par l'âge, avait souri quand il avait commencé à énumérer les prétextes qu'il avait préparés pour éviter la plantation. Elle avait hoché la tête, puis elle avait coiffé sa silhouette rabougrie d'un panier contenant une houe, une machette et des semences diverses et s'était dirigée vers son petit champ en affirmant que la plume et le papier ramollissaient les mains d'une façon inquiétante pour l'avenir du pays. Navré de constater qu'elle avait raison, il était parti, une machette à la main, s'offrir en holocauste aux multiples mandibules de la brousse.

Il avait coupé quelques herbes. En retour, elles lui avaient massacré les mains. Maintenant qu'il croyait avoir droit à quelque repos, on venait

l'assaillir. Il faillit hurler au scandale. Qu'allaient devenir nos villages? On ne pouvait plus se réfugier nulle part sans se trouver nez à nez avec une asymptote oblique brandie à bout de bras par un spécimen de cette faune envahissante qui s'insinue désormais partout : les collégiens et les lycéens. Cela se ressentait au niveau pratique : le seul souvenir qu'il gardait de la poule chétive que sa grand-mère avait préparée pour fêter son bac était le piment dont la sauce avait été saturée. La viande elle-même était plus coriace que celle d'un corbeau centenaire. De phénomène qu'il se voulait, il s'était retrouvé dans les rangs d'une cohorte. Heureusement, personne n'avait le bac parmi eux. C'est pourquoi ils venaient le consulter pour qu'il leur explique ces calculs.

Il jeta un coup d'œil soupçonneux à ces équations. Il ne se voyait pas aux prises avec ces mathématiques inextricables en pleine brousse tropicale. Il risquait de se faire ridiculiser par quelque subtilité algébrique et traîtresse glissée au tournant d'une factorisation ou d'une probabilité. Il préférait dormir. Il invita les écoliers à repasser le soir. Le soleil lui avait donné mal à la tête, il voulait prendre un peu de repos.

– Oh! si Ambombo était là! regretta l'un.

– Pour Ambombo, ces équations c'est rien! s'enthousiasma un second.

– Tiens, où serait-il donc parti? s'inquiéta Dany.

Il voulait plutôt demander : « Qui est encore celui-là? »

Il craignait de se retrouver en face de quelqu'un ayant le même niveau d'études que lui. Mais il ne voulait pas non plus que son inquiétude perce.

– Il est en brousse avec les hommes, en train d'équarrir un arbre pour en extraire des piquets. Il leur apprend le maniement d'une scie à moteur que l'oncle vient d'acheter.

Il est presque interdit chez nous de s'approprier un parent. Personne n'a de Papa ni de Maman. On se partage équitablement les oncles, les cousins, les tantes et les neveux. Personne ne dit jamais « Papa, mon papa, ma mère ou ma tante ». On dit « le papa, la maman, la mère, l'oncle, le grand frère ». Ainsi, la portion de parenté de chacun est préservée.

Dany se rasséra. Ambombo devait être un de ces écoliers professionnels qui poursuivent leurs études sans jamais s'essouffler, mais aussi sans jamais attraper le moindre certificat ou diplôme. Chaque année, ils s'en vont polir les bancs d'un derrière assidu. Ils se remarquent par l'élasticité de leur âge. La barbe a beau ensevelir leurs joues sous sa broussaille, ils continuent imperturbablement à avoir seize ans. Le temps qui grignote les cheveux et sculpte les rides glisse sur eux comme une pirogue sur l'eau. Sans laisser de traces sur son passage. Puis un jour, la malchance, à bout de souffle, se fatigue et leur laisse l'occasion de décrocher enfin une peau d'âne. Ils peuvent alors, le cœur joyeux, aller grossir les rangs des chômeurs à la recherche d'une sinécure bureaucratique. Parfois, ils continuent... Alors, tout recommence. Dany ne craignait pas ce genre. Ils ont beau être des calés, ils sont vieux, donc incapables d'attirer sur eux les projecteurs de l'actualité. Le fait qu'il fut en brousse, en train d'équarrir les arbres prouvait qu'il devait être déjà bien mûr. Les hommes mûrs cèdent toujours devant les jeunes premiers. Il ne devait pas cependant avoir le bac, sinon les autres ne seraient pas venus le consulter. Il ne pensa pas un moment que l'absence de l'autre pouvait être le vrai motif de leur venue.

Couché sur son lit – un assemblage de bambous de raphia affligé d'un tas de feuilles de bananier sèches en guise de matelas –, Dany était en proie à l'interrogation philosophique, l'une des maladies les plus tracassières qui soient. Elle vous ôte le sommeil et ne vous le rend que si vous réussissez à la chasser de votre tête.

Il y avait bien cinq ans qu'il n'était venu dans ce village. Sa grand-mère s'en plaignait toujours. Il est vrai qu'elle n'était en fait que la sœur de sa mère. Mais, cette différence était infime. Personne ne s'en souvenait. Elle était sa grand-mère, et il était difficile de convaincre le monde du contraire. Cependant, Dany se souvenait avec angoisse des éclats de voix de sa propre mère. Elle avait dû le tancer sans arrêt pour qu'il se décide à venir dans ce trou égaré quelque part dans la forêt. Même une boussole, il

en était sûr, aurait perdu le nord en cherchant à s'orienter là-dedans. Il n'y avait que les villageois pour retrouver infailliblement les sentiers, cordons ombilicaux qui les reliaient au reste du monde. Il y avait aussi le soleil qui, chaque matin, surgissait impitoyablement de derrière les cases et s'installait dans le ciel.

La mère de Dany lui avait rappelé mille fois toutes les plaintes, toutes les supplications émises par la grand-mère. Celle-ci mendiait inlassablement sa présence. Elle arguait toujours qu'elle aurait bientôt à aller rendre compte à sa sœur de la situation de sa famille. Il fallait notamment qu'elle connaisse ce qu'elle devait dire à propos du poteau central de sa case. Ce poteau central s'appelait Epképké I – Ndeck –, la vieille-calebasse-vide, un pseudonyme dont la grand-mère de Dany s'était affublée et qu'on lui avait infligé. Il le subissait comme un pensum, et ceci augmentait sa réticence. Pour venir dans ce trou perdu, il s'était montré rétif comme une mule affamée. Il n'y avait que là qu'on lui décernait ce nom, Epképké I – Ndeck.

Dans un pays où personne ne pouvait se nommer Dany, Tim, Bill et Jo comme lui et ses amis en ville, il se sentait perdu. On ne s'appelait même pas Wolfgang, Balthazar, Wenceslas ou Jeroboam comme le commun des Chrétiens. Il leur fallait des trouvailles aussi grotesques : Epképké I – Ndeck. Et comme fils aîné, il avait hérité cette punition de son grand-père. Son vrai nom, qui faisait aussi partie de l'héritage ne l'enchantait pas non plus : Mebara, Lésion-cutanée due-au-pian. Il aurait préféré la maladie elle-même à ce nom, car la maladie, elle au moins, est curable. Dany soupira. Sa mère avait dû le cingler à grands coups de gueule pour qu'il se décide enfin à venir ici.

Heureusement qu'à cet endroit, il avait la consolation d'être une éminence. Tous les villageois étaient des analphabètes, et révéraient religieusement tous ceux qui bénéficiaient du privilège de

pouvoir démêler tous ces entrelacs énigmatiques que l'homme trace sur le papier. Avec les Blancs, le moindre des scribes était aussi un Blanc. L'interprète avait le privilège de manger les restes des repas du chef de subdivision. On ne le fouettait jamais pour l'impôt ou les corvées, le maître d'école et le catéchiste non plus d'ailleurs.

Cette déférence était restée. Le planteur, le menuisier et le mécano devaient s'effacer devant ceux qui avaient « un niveau¹ ». Lui, son niveau était très élevé. Il dépassait de loin tout le village, et si on ne faisait pas la révérence à son passage, c'est qu'on ignorait ce genre de contorsion ici. Il regrettait cependant qu'on ne l'ait pas vu entrer au village en « costume ». Ça l'aurait plus facilement distingué de ces petits cousins encombrants, fraîchement émoulus d'une classe de seconde ou de première, toujours en train de bagarrer contre les litotes de leurs bouquins de littérature ou les faux amis de leur anglais. Ils étaient encombrants et toujours, ils venaient le déranger. Et puis maintenant, il y avait Ambombo. Avant, il n'y avait pas tant de connaisseurs dans les villages, mais maintenant...

La boue glougloutait. Parfois, elle giclait, flic-floc. Et les jambes continuaient à la piler. Deux longs fuseaux de chocolat, qui louaient perpétuellement leur créateur. Même toutes insultées de boue comme actuellement. Leurs sommets se cachaient sous un vieux pagne de cotonnade, crasseux et déchiré. Elles montaient et redescendaient à toute vitesse écraser la terre gorgée d'eau qu'elles pétrissaient depuis un moment. Tout en haut, le pagne n'arrivait pas à travestir l'harmonie d'une admirable chute de reins, la symphonie des formes dessinées par les hanches, la planéité du ventre. Ce qui nous sert à nous asseoir, la victime des chicottes de nos fessées, la cible des seringues semblait avoir été conçu ici pour le plaisir des yeux. Mais l'œil hésitait quand même à s'y attarder, préférant souvent escalader la taille. Aussi souple que celle d'un lévrier, elle s'élançait vers les épaules graciles, se boursoufflant un bon moment sur la poitrine, en deux adorables petites tentations. Puis, en se rétrécissant, elle lançait un défi aux gazelles pour mouler le cou. Le

mouvement était un hymne à la gloire de ce corps. Un hymne repris en chœur par le gigotement des bras, les vibrations de la poitrine mal abritée dans un vieux T-shirt, par le bassin qui retenait captif l'œil de l'observateur.

Quelle triste besogne! Aller habiller de cette grossièreté gluante l'armature de lianes et de piquets qui se trouvait là-bas sous un heaume de raphia tressé! Dany la voyait mieux dans une boîte de nuit, en train de gesticuler sous l'agressivité mélodieuse d'un air en vogue, ou à l'université, où lui-même irait bientôt, puisqu'il avait le bac. Ou dans une besogne plus noble : derrière une pétaradante machine à écrire par exemple, ou dans un salon de haute couture.

Bâtie comme elle l'était, elle n'aurait aucune peine à trouver du travail : vendeuse dans un magasin, barmaid, coiffeuse, bonniche même. Tout ceci était plus honorable que de pétrir de la latérite pour en confectionner des murs qui, dans quelques jours, seraient l'abri le plus sûr pour une faune nombreuse. Il était pour l'écologie, la protection de l'environnement, mais l'environnement pour lui, c'était les forêts et la savane. Et s'il était dedans, il préconisait qu'on l'éloigne. La gent rampante l'ébouriffait, les insectes aussi. Et tous les murs de terre grouillent de lézards, de rats, de margouillats, d'araignées, de fourmis, de blattes. Souvent, de scorpions et de serpents. Et une jeune fille comme celle-ci leur confectionnait un abri. Il est vrai que les hommes s'y nichaient aussi, mais pour une famille de dix têtes, combien de familles de vermines trouvait-on sous un même toit ? Finalement, les bestioles profitent plus de l'infrastructure habitationnelle de nos contrées que les humains, dans un rapport chiffré.

Un doigt boueux alla réajuster la paire de lunettes qui chevauchait l'agréable nez de l'ouvrière. Constamment en équilibre instable, à cause des mouvements de sa propriétaire, elle excitait à tout moment la curiosité de Dany. Celui-ci se tenait prudemment à l'écart, loin de la saleté que pétrissait la fille.

Il dégustait tranquillement les arachides grillées que celle-ci lui avait servies. Que faisait cet objet civilisé sur le nez d'une malheureuse sans « niveau » ? « Ce genre de travaux même... » Dany termina sa remarque par une moue éloquente. La fille sourit. Si le soleil avait été plus proche de la terre, il en aurait frémi d'envie. Elle avait des dents étonnantes. Blanches, symétriquement plantées de part et d'autre d'un délicieux écart entre les incisives.

– Tu ne crains pas de te salir?

– Il y a l'eau non ?

Elle souriait toujours. Il la regarda, sceptique. A une époque où toutes les femmes de la planète passent la moitié de leur vie devant un miroir, à polir leur peau avec huiles, lotions, poudres et crèmes, une entêtée s'évertuait à se couvrir de boue pour se fabriquer un abri. Lisait-elle les journaux? Que savait-elle de l'émancipation de la femme? La semaine dernière, une femme affirmait dans un magazine abondamment illustré de robes, de nus, de mannequins et de stars, qu'il fallait que la femme abandonne les travaux dégradants.

– Moi, je ne peux quand même pas faire ce genre de travaux.

Et il lui parla de ses idées sur l'émancipation de la femme, des travaux dégradants, de ses conceptions. Il se présenta à elle comme un messie incompris des villageois. Il évoqua longuement la vie en ville, les merveilles du lycée. Il lui parla des longues études qui lui avaient valu son bac, et celles auxquelles ce haut diplôme lui donnait accès. Il serait grand, aurait une voiture, une villa, empêcherait sa femme de s'abrutir avec des travaux manuels. Il était pour l'émancipation de la femme. Il embaucherait donc une bonne².

L'autre avait cessé de préparer la latérite, elle en transportait maintenant de gros paquets qu'elle allait déposer au pied de ce qui, bientôt, usurperait le nom de mur. Elle souriait constamment, parfois éclatait franchement de rire. Au milieu de toute cette boue qui la maculait, la blancheur de ses dents donnait toujours envie de décrocher le soleil pour en installer une à sa place.

Dany critiquait maintenant la vie du village, son mode de vie, son vin de palme – rien de la distinction de la bière, du whisky et du champagne – ses mouches, ses moustiques, sa brousse. Il se demandait sincèrement comment des créatures de Dieu pouvaient y vivre. L'autre, absorbée par son travail, l'écoutait en répondant laborieusement par des onomatopées. Apparemment, elle ne saisissait pas le problème dans toute son acuité. Il en conçut de la pitié pour elle. Il la comprenait. Elle n'était qu'une simple villageoise, juste capable de pétrir de la boue.

Seulement, ce mystère qui barrait son visage l'intriguait. Etrange villageoise que celle-ci, avec une paire de lunettes devant les yeux.

– Grand-mère t'appelle, Mebat³.

Il bondit sous l'insulte. Son nom le faisait presque gémir. Cependant, il n'osait le renier. Une fois, il avait entrepris une campagne contre ce pénible patronyme hérité de son grand-père. Il avait rencontré une ironie têtue chez tous les villageois. Ceux-ci avaient cité plusieurs pensées de la docte tortue, et à la fin, chacun lui avait vanté le mérite qu'il y avait à s'appeler Epképké I – Ndeck.

Grand-mère lui avait préparé une friture de criquets. Il sursauta de dégoût devant cette friandise.

– Qu'y a-t-il, petit mari ?

Dany portait le nom du mari de sa sœur, donc était son mari. Son sourire égaré à travers toutes les rides de son visage était inquiet. Elle avait confectionné ce mets avec toute la virtuosité que lui permettaient ses soixante-dix ans d'expérience culinaire. Chez nous, les filles apprennent à faire la cuisine à dix ans. Il goûta. Ce n'était pas moche, et sa langue en apprécia vivement le goût. Toute sa bouche entérina en salivant abondamment. Lui-même ne se rendit pas à ces jugements. C'était tout de même des criquets !

Il avait vu des gamins se battre pour ces bestioles, des poulets aussi d'ailleurs. Un plat de ces orthoptères du groupe des acridiens ne le tentait pas. Il était constamment ahuri par ce que les villageois pouvaient

ingurgiter. C'était fréquent de voir une paysanne s'échiner sur quelques dégoûtantes chenilles. Et celles qui organisaient des battues pour récolter des escargots bavochants ! ou ces éternelles chasses où des hommes s'époumonaient pour un malheureux rat des champs. Des mets à base de fourmis, de serpents, de chenilles !

Au lycée, il avait toujours réprouvé ouvertement ces mauvaises habitudes alimentaires. Il était pour les pommes, les pizzas, les spaghettis, le caviar... Mais faire accepter cela à ces gens, mon Dieu! la fille aux lunettes lui avait aussi proposé des criquets. Il s'était reculé. C'était la saison. On les trouvait partout, blottis, bondissant, grignotant. C'était bon, mais, il n'allait pas pousser la sauvagerie jusqu'à en manger. Il était au village d'accord, mais il n'en était pourtant pas devenu, pouah ! un villageois.

Il allait repousser vertement cette friture d'insectes quand on frappa à la porte. Il se retourna. C'était la volée de cancre avec leurs éternels problèmes académiques. Ils brandissaient comme toujours un antipathique livre, et venaient sûrement réclamer des éclaircissements sur quelque puzzle ténébreux. Il emprunta un sourire chez l'hypocrite que chacun de nous accompagne et les invita à partager son repas.

Tout en mangeant, ils expliquaient leur problème :

– Et Ambombo? Peut pas vous aider ?

– Très occupé actuellement. Il allait falloir tout de même qu'il entame le duel avec les mystères du livre que les autres avaient apporté.

– C'était meilleur que ceux qu'on a bouffés chez Ambombo.

Grand-mère exhiba ses chicots brunâtres pour sourire à ces gourmets. Dany était scandalisé. Des gens d'un certain « niveau » qui appréciaient des insectes.

– Il nous a dit que tu as passé beaucoup de temps chez lui.

Au village, on mange des archiptères, des hyménoptères, des coléoptères... De tous ces noms terminés par « ptère », il n'y a peut-être que les hélicoptères qui aient échappé à la folie gourmande qui approvisionne nos tables, parce qu'ils ne vivent pas dans nos brousses. D'ailleurs, nous mangeons rarement sur une table. Nos plats sont souvent des écuelles à même le sol. A vous donner le frisson !

Sur ce point-là, rien n'a changé au contraire. Mais de plus en plus, dans d'autres domaines... Nous buvons toujours du vin de palme, il n'est pas rare que, passant en pleine forêt équatoriale, vous entendiez nasiller du sommet d'un palmier, à trente mètres au-dessus du sol, un air de disco. Emis par le poste radio d'un malafoutier. Et ce n'est pas tout. Sartre fait perdre du terrain à la tortue. On trouve aussi parfois des bâtisseurs de gratte-ciel, ceux qui en font les plans, conçoivent la résistance du béton, font des calculs savants, on les trouve parfois dans nos cases en terre battue.

Dans notre langue, le féminin n'existe pas, ce qui supprime aussi le masculin. Cela simplifie beaucoup de problèmes de grammaire.

– Moi chez Ambombo ?

Il s'imaginait mal chez cet insectivore, même si celui-ci pouvait se dépêtrer convenablement d'un piège logarithmique.

– Mais oui ! c'est pas toi qui la regardais préparer la terre pour les murs de la cuisine de sa mère tout à l'heure ?

– Il ne connaît peut-être pas son nom.

– Comment ? Le premier ingénieur de notre village ? Il vient de sortir de Polytechnique de Yaoundé.

– Ingénieur ? C'est elle Ambombo ? La fille aux lunettes.

– Oui.

Il se souvint de toutes les théories qu'il lui avait exposées ce matin. Et de son sourire.

Que ne peut-on ramasser les paroles qui ont franchi le seuil de nos lèvres !

¹ Il s'agit ici du niveau d'études.

² S'emploie couramment pour servante.

3 Interpellatif pour Mebara.

Une petite vendeuse de beignets.

C'est une maladie contagieuse qui fait larmoyer les yeux et met nos côtes au supplice. Une fois contaminé, l'homme – car elle n'atteint que ce bipède – étouffe, se tord, gigote, s'entortille en glapissant par petits cris durs et successifs. Elle ressemble à une crise de folie et peut faire perdre toute contenance aux plus pondérés. Elle vous soustrait la parole pendant un moment, ce qui est dû à la rafale de hoquets qui paralyse, d'une façon éphémère heureusement, les organes moteurs de la parole. Elle existe sous une forme atténuée, préférable peut-être : les lèvres s'écartent, retroussées vers le haut, les dents, chicots noirâtres, crocs luisants ou quenottes chargées du chocolat qui provoque cet état, apparaissent.

C'est le rire. Et le sourire. Lorsque ce chef-d'œuvre d'audace et d'architecture qu'était la tour de Babel s'écroula, il provoqua autant de débris que d'idiomes. Ce fut le début de la fortune des polyglottes, traducteurs et interprètes. Pourtant, un seul langage est resté commun à tous les hommes. C'est le rire, et bien sûr, son frère jumeau, le sanglot.

Un cœur déchiré, sanglots et larmes. Le sourire s'est éteint. Aucun son n'a été proféré. La bouche demeure crispée, mais il y a ce spasme d'une poitrine qui se soulève et laisse s'échapper le dernier soupir d'une joie qui expire brutalement. Pourquoi la vendeuse de beignets pleure-t-elle ? Sa marchandise, pourtant si exquise tout à l'heure, a perdu toute sa saveur. Toutes les mains se sont arrêtées à mi-chemin des bouches. Une larme a noyé tout l'entrain qui régnait tout à l'heure. Triste interrogation, née de la compassion. Pourquoi la vendeuse de beignets pleure-t-elle ?

Les plus belles dents du monde sont désormais cachées derrière cette tristesse. Les plus belles lèvres du monde sont déformées par une crispation douloureuse. La huitième merveille du monde s'est abîmée dans un flot de larmes. Ci-gît feu le sourire de la petite vendeuse de beignets. Celle-ci baisse la tête, accablée par une douleur atroce et, apparemment, désespérée. Machinalement, elle continue à rouler la pâte sucrée, et à jeter les boulettes dans l'huile bouillante. Pourtant, tout à l'heure, ce sourire a semblé plus beau qu'à l'accoutumée, chose jusque-là jugée impossible.

Là-bas, mais personne ne l'a remarqué, un jeune homme tente d'arrêter un taxi. Pourtant, il vient à peine d'en descendre. Son costume d'une coupe impeccable, un trois-pièces d'un blanc cassé, tirant très légèrement sur le jaune, agrémenté de fines rayures noires et d'une cravate rouge, le distingue aisément de tous ceux qui peuplent habituellement le carrefour. Un observateur attentif l'aurait vu descendre du taxi et s'avancer vers la vendeuse du pas de ceux qui sont sûrs d'eux-mêmes et de l'effet qu'ils produisent sur les autres. Il l'aurait vu s'arrêter, les sourcils écarquillés par une surprise brutale, hésiter sous le choc et battre rapidement en retraite, apparemment déconcerté.

Le jeune homme au trois-pièces blanc a sauté dans un taxi qui s'est éloigné, et les sanglots de la petite vendeuse ont redoublé.

Dans le taxi qui l'emmenait, Serge était furieux. Une vendeuse de beignets, quel scandale ! Les éclats du rire de ceux qui le connaissaient lui déchiraient déjà les oreilles. Les chutes les plus violentes sont celles qui partent des points les plus élevés. Son honneur en aurait subi un rude assaut. Il était heureusement persuadé que personne ne l'avait remarqué, quand il s'était dirigé vers la vendeuse. Il aurait dû donner le change, feindre de demander un renseignement, essayer de noyer le poisson d'une façon quelconque. Si jamais une vieille connaissance avait le moindre soupçon... La malveillance fait les meilleurs policiers du monde. Aucune

enquête, suscitée par elle, n'a jamais été classée. Et aucun don Juan n'a bonne presse. Son tableau de chasse plaidait contre lui.

Il avait sorti Arlette, le seul parmi les quatre concurrents qu'ils étaient. Les autres étaient restés étourdis par sa facile victoire. Le fiancé de Jeanine, lui, n'avait point perdu son temps en vaines discussions : il avait sévi. Les coups de poing avaient plu, la discussion avait été sanglante. Le souvenir de Jeanine lui rappelait toujours cet œil poché qui l'avait séquestré dans sa chambre pendant une semaine. Le fiancé s'était brisé quelques os du métacarpe, car il avait frappé très fort. Il y avait de quoi, car Jeanine était d'une beauté... Il aurait pu compter un cadavre parmi ses victimes, si la science moderne n'avait été si avancée. Le père Donatien, un fossile datant de la colonisation, avec une silhouette de vieux vautour déplumé, aurait pu succomber de sa thrombose coronaire le jour où il apprit que Gisèle, une des plus ardentes postulantes pour la vocation de religieuse, dotée, par le diable certainement, car lui seul peut causer de tels désastres, d'un physique appétissant, avait découché du juvénat. Le père Donatien n'eut pas le temps de se demander si, dans son œuvre de création, Dieu a besoin des conseils du Malin : il s'écroula comme une masse, et on se précipita avec lui à l'hôpital.

Il avait connu très peu d'échecs dans sa vie, et même la prude Claire y était passée le jour où il avait donné l'assaut à sa défense, jusque-là sans failles. Celle-là avait cru que c'était arrivé. Ses rêves se remplirent de voiles blancs et de registres d'état civil. Il l'éconduisit brutalement.

Son score était enviable : des étudiantes, des femmes de la haute société, des filles des familles les plus aisées de la ville. Il n'allait point descendre de ces cimes pour aller repêcher au fond des abîmes une petite vendeuse de beignets. Qu'allait-on penser de lui ? Les costumes les mieux coupés de la cité universitaire n'allaient quand même pas se frotter à des guenilles puant le beignet. Et dire qu'il avait cousu tout un smoking pour ce rendez-vous. Ce qui l'intriguait pourtant, c'était la manière dont

elle s'était débrouillée pour se retrouver au bal de la promotion des sixième année médecine.

Dès qu'il l'avait vue, il avait su qu'il allait concentrer tout son bal sur elle, car un bal, c'est une fille, et mieux vaut encore aller passer sa nuit dans les draps que d'aller gigoter gratuitement en se faisant transplanter par le tapage de nos orchestres étudiantins une vilaine migraine dans le crâne. Un bal sans conquête est un bal perdu. Et tout le monde n'aime pas perdre son temps. Elle était habillée simplement, mais la coupe de sa jupe était inimitable. Son T-shirt semblait peint sur sa peau, et présentait en détail la perfection de son anatomie.

Quand elle sourit, il reçut une secousse électrique dans la moelle épinière.

Ils dansèrent. Nulle gymnastique n'est aussi compliquée que celle à laquelle il se livra pour obtenir cette danse. Contourner les tables, trotter, s'excuser auprès de ceux qu'il bousculait, écarter la foule, tout cela avant qu'un individu beaucoup mieux placé ne le devance. Il allait, le cœur battant, craignant qu'elle ne s'excuse et ne se dérobe. Puis il poussa un soupir de soulagement, et se dit que son habituel charme demeurerait infailible. Elle l'avait vu venir, intriguée, et lui accorda la danse, sans discuter.

Collés dans un corps à corps qui eût pu être fatal au père Donatien si celui-ci avait pu quitter son presbytère pour venir, par extraordinaire, jeter un coup d'œil à ce bal, ils dansèrent un air sentimental, soigneusement distillé par la chaîne HI-FI qui animait la soirée. Le rythme du disque s'était greffé dans leurs jambes et les portait doucement. Lui, c'était une veste blanche, une chemise de sport, un pantalon noir. Au sommet de cet édifice vestimentaire, une tête, belle et séduisante, et à la base, des mocassins luisant de cirage, et agressifs de leurs bouts pointus. Elle, un corps jeune, souple et élégant, une haleine fraîche, et, éclipsant toutes ces belles choses, ce sourire.

Il ne sut jamais comment il s'y prit, mais ils se retrouvèrent en train de bavarder. Du moins, il parlait et elle riait. Elle avait un rire clair, qui

faisait le même effet que des perles qu'on égrène. Il l'invita à sa table, elle refusa. Ils dansèrent encore, encore et encore. Des moments inoubliables. Ils se retrouvèrent sur la table que Si – ils avaient eu le temps de se présenter – partageait avec sa cousine et un autre garçon.

Elle parlait doucement, par courtes phrases, ne faisant aucun effort pour entretenir la conversation, se contentant de répondre, en sertissant le tout de son rire. Elle le servait généreusement, et on ne se fatiguait jamais de le déguster. Il était exquis, ce rire.

C'était un petit rire concentré de séduction et de sympathie, additionné de spontanéité ingénue. Il était décidé à se l'approprier par tous les moyens. Ses avances se noyèrent dans la bonne humeur de la fille. Elle ne se refusait pas, et ne se donnait nullement. Elle se contentait de rire. Et puis, comme on se jette à l'eau, son sourire s'éclipsa un moment, au grand regret du garçon, et elle parla. Elle lui fixa ce rendez-vous au carrefour, en précisant qu'elle serait devant ce bar qui faisait face au terminus de la ligne de bus desservant son quartier.

Elle regrettait d'ailleurs ce bal. Mais il est rare que la vie terne d'une petite vendeuse de beignets soit traversée par une étincelle de joie aussi éblouissante que celle que sa cousine avait provoquée. Avec la même rapidité qu'un goal-keeper bondissant sur une balle de penalty, elle avait happé cette occasion au passage. Elle avait frémi, de la fièvre des premiers bals, et avait vécu son rêve. Elle avait dansé, elle avait été courtisée par le plus beau garçon de la salle. Elle avait été une comète, un météore qui brûle si brièvement, mais si violemment, qu'il éclipse les étoiles. Elle avait effacé les plus brillantes, les plus élégantes, les plus jolies. Elle s'était sentie puissante, leur égale. Et la courbe de son ascension avait fléchi, et le météore était retombé, vil objet terne et oublié, le bal fini. Il y avait eu ce rendez-vous, mais il n'avait fait que l'enfoncer dans sa grisaille quotidienne.

Elle l'avait vu s'avancer vers elle de son pas souple et sûr. Leurs regards s'étaient croisés. Il l'avait reconnue, s'était arrêté, comme si la source d'énergie qui l'animait se fût soudainement tarie. Il avait hésité. Pendant un moment, ses yeux avaient écorché son cœur, en détaillant impitoyablement les taches d'huile qui maculaient son T-shirt, les déchirures qui constellaient le vieux pagne qui cachait laborieusement ses reins et ses jambes, la pâte blanche qu'elle roulait dans ses mains avant de la jeter dans l'huile.

Minute de vérité, minute atroce. D'elle, il n'avait vu que cette écorce, il n'avait retenu que ces habits qu'aurait boudés un épouvantail digne de ce nom. Il n'avait vu que cette pâte à beignets. Elle lui donnait le gîte, le couvert et la pension de son petit frère, en cinquième dans un collège. Elle apportait la sécurité financière que ne pouvait fournir ce père mort trop tôt. Elle avait hérité de la maestria culinaire qui avait fait la célébrité de sa mère, avant que la maladie ne l'épingle définitivement dans ce lit qu'elle ne quittait plus depuis plusieurs années. Elle était tout pour elle, cette pâte.

Sa clientèle était nombreuse et friande. Ses beignets pouvaient calmer les estomacs les plus creux, ils n'avaient jamais lassé une paire de maxillaires, et aucune langue ne s'était jamais déclarée déçue par leur goût. Chaque soir, dès seize heures, elle s'installait. Accompagnant en sourdine avec un air à la mode le chantonnement de l'huile dans la casserole, elle faisait frire, jusqu'à l'heure où le peuple désertait la place du carrefour pour se réfugier dans les draps. Mais ce soir-là, elle était rentrée avant. Sans cœur, car celui-ci était parti dans un taxi, avec le jeune homme au costume rayé. Sans entrain, car celui-ci était sorti, dissous dans les larmes qu'elle avait versées. Elle se répétait qu'il ne méritait pas ses pleurs, et elle sanglotait de plus belle.

Les gourmets furent surpris et catastrophés, le petit frère aussi. Chaque soir, il allait aider sasœur. Il surveillait les clients, pour détecter ceux qui ne payaient pas ce qu'ils mangeaient. Jusqu'à présent, sa présence s'était

avérée inutile, car il ne serait jamais venu à l'idée de personne d'escroquer la petite vendeuse de beignets.

Quand elle était rentrée, plus tôt qu'à l'accoutumée, sa mère en avait oublié ses lamentations, surprise et peinée par les larmes de sa petite fille. Elle ne posa aucune question, et retint ses gémissements pour ne pas troubler la prostration larmoyante de sa fille. Là-bas, dans le coin, sur sa minuscule table, un petit garçon feignait de se concentrer sur ses livres, alors qu'il essayait, de toute l'acuité de son cerveau, de percer le douloureux mystère qui faisait souffrir sa sœur.

Ce soir-là, dans le petit taudis qui abrite ces trois personnages, personne ne parle, personne ne mange, personne ne sourit. La tristesse règne, comme une sinistre souveraine testant de nouvelles brimades sur des sujets déjà éprouvés.

Il y avait deux choses que Serge détestait : être appelé par son nom, et être interpellé dans sa langue. Quand il promet au taxi-man le double du tarif habituel s'il le déposait devant une salle de cinéma – la meilleure et la plus chère bien sûr – celui-ci, comme une téméraire provocation, commit ces deux fautes qu'il tolérailte moins. Depuis que Serge était monté dans le taxi, il n'avait cessé de l'observer dans son rétroviseur, mijotant sûrement son forfait.

Les principes les plus stupides ressemblent aux plus nobles idéaux. Le snobisme en est, et on lui rend toujours un culte fervent, ce qui fait des affaires d'or pour certains petits malins, toujours à l'affût des filons les plus exploitables. Rien ne justifierait le prix exorbitant du champagne et du caviar s'il n'y avait le snobisme. Si Dieu a fait l'homme à son image, le

snob lui se fait une image avec des règles et des principes, pour lui sacrés. Mais il arrive que le plus intransigeant des snobs se heurte à lui-même, à ses propres sentiments, par l'entremise d'une vulgaire vendeuse de beignets. Alors s'effectue en lui une gigantesque dichotomie. Conserver son image de marque, en oubliant son cœur dans quelque taudis, là-bas, au fond d'un quartier populaire, ou alors, briser ses idoles et brûler ses autels en bravant l'hilarité moqueuse et condescendante de ses coreligionnaires ?

Serge venait de décider en proposant au taxi-man de le laisser dans un des temples de la haute-société, quand ce dernier commit les deux outrages, qui ne le mirent pas en colère, car il était dans un état second, et ses réactions habituelles lui échappaient encore. Le conducteur continuait d'ailleurs :

– Ne te souviens-tu point de moi ? Au cours d'initiation pourtant, nous étions assis sur le même banc, derrière un petit métis à qui nous pincions souvent les oreilles, pour le plaisir de les voir rougir sous la douleur.

Cette petite scène de sadisme et de racisme infantile lui revint, et il se remémora le vilain plaisir qu'il tirait de cette distraction.

L'autre continuait, lui exposait toutes les difficultés auxquelles il avait eu à faire face dans la vie, avant d'acquérir la machine dans laquelle ils roulaient. Il s'étendait sur ses misères et les difficultés de l'existence, et malgré tout, gardait cet optimisme à toute épreuve qui caractérise ceux de sa classe.

Il avait une drôle de conception de son métier, qui le lui faisait considérer comme le meilleur du monde. A l'en croire, il n'avait qu'à ouvrir la bouche, pour que toutes les filles se précipitent, complètement déshabillées, dans son lit. Il était informé sur tout ce qui se passait en ville, et avait toute la liberté du monde pour lui. Son bonheur se résumait dans cette expression lapidaire : « On vit », l'indéfinition désignant, non seulement lui, mais tous ceux qui partageaient la même existence, tous ceux qui s'associaient de près ou de loin à ce bonheur, à cette joie de

vivre qui débordait souvent par un rire sonore et franc trahissant le mal qu'avait le for intérieur à la contenir.

Serge Ekongolo-Ongolo était habitué à voir les gens se pâmer devant lui. émus par le titre de docteur qu'il endosserait bientôt, désireux de le courtiser, pour réserver des traitements gratuits à leurs futures maladies, ou pour des libations aux liqueurs d'importation qu'il ne manquerait pas d'offrir aux siens. Son personnage d'embryon de docteur fascinait le monde autour de lui, et c'est sur cette fascination qu'il avait bâti son image.

Pourtant, ni son costume, de la meilleure des coupes, ni ses titres à venir et ses diplômes n'affectaient son conducteur. Celui-ci manifestait d'ailleurs une certaine condescendance à son égard, vantant sa santé de fer.

– Si je ne fais pas un accident, où peux-tu me voir à l'hôpital ? Hé ! vous êtes là-bas à vous remplir la tête, et pendant ce temps, nous on vit. Quand tu sortiras, tu seras un grand type, mais je m'en fous des grands types. Pourtant, eux, ils ne peuvent se passer des taxis et des taxi-men.

Il rigola comme s'il venait de réussir une bonne farce.

Il pointait du doigt tous les cubes de béton et de verre que l'homme bâtit pour s'y enfermer au nom de l'argent, et que l'on appelle immeubles. Lui il les baptisait prisons. Il plaignait tous ceux qui s'y séquestraient huit heures par jour et n'avaient point les routes, les rues et la ville entière à leur disposition comme lui-même. Il parlait un français coloré d'expressions prélevées sur des langues autochtones et sur le pidgin english, qui le rapprochait curieusement de tous ses interlocuteurs, sans le rendre vulgaire. D'ailleurs, ses manières, très cavalières, sa langue, celle du peuple, son rire généreux, la négligence de son habillement, le fantasque qui l'habitait, tout ce que Serge avait soigneusement évité

jusqu'ici, n'arrivaient point à le déprécier. Il était si sincère, si spontané dans son personnage, qu'il se situait au-delà de toute vulgarité, mais exsudait une sympathie insidieuse, contagieuse, une sympathie aussi maligne qu'une tumeur cancéreuse. On ne pouvait en éviter les atteintes. Serge n'était point immunisé contre ce genre d'affection, quoiqu'il l'affirmât hautement.

Il se retrouva en train de bavarder presque amicalement avec le personnage. Peu à peu, le piédestal du haut duquel il avait toujours regardé les gens fondait sous l'action de la chaleur qui émanait de l'autre. Quand ils arrivèrent devant le cinéma, Serge proposa au chauffeur de le redéposer là où il l'avait ramassé. Il expliqua brièvement : « Une femme! » L'autre explosa d'un rire sonore et vira. Serge avait parlé, spontanément, dans sa langue maternelle.

– Vous vous êtes querellés ? Cela lui paraissait la chose la plus banale du monde.

– Non, je vais t'expliquer.

Et il lui dit. En omettant cependant de préciser, car lui-même ne s'en apercevait pas encore très bien, même s'il le sentait confusément, que c'était la spontanéité, la simplicité et la sympathie du taxi-man qui l'avaient amené à changer en le faisant descendre du haut de l'estrade sur lequel il se posait par rapport aux autres, estrade qu'il avait bâtie avec des cravates, très élégantes, des smokings bien coupés, des chaussures scintillantes de cirage, un langage châtié, des manières affectées, le tout importé.

Avec cet homme qui tenait le volant, il avait découvert la noblesse et la fierté sans orgueil, la simplicité sans vulgarité, la fraîcheur et la joie de vivre sans trivialité, la spontanéité sans antipathie.

– Vous autres longs crayons¹, qu'est-ce que vous cherchez même? Tu vois une petite qui se débrouille, et tu la fuis. Si ça avait été une bordelle, ou une voleuse même, tu aurais foncé. C'est pour ça que les filles vous roulent souvent. Si elle te plaît, tu fonces, non ? Parce qu'elle fait les beignets, tu crois qu'elle a quoi moins que les autres ? Tu crois que celles

que tu vois d'habitude là la dépassent? C'est peut-être parce qu'elle ne s'habille pas ou quoi ? Si c'était moi... Vendre les beignets c'est pas un péché, non?

Ce reproche, émis spontanément, toucha Serge sans l'irriter, ce qui est rare.

Quand la nouvelle se répandit qu'on avait vu Serge tenant une lampe tempête au-dessus du foyer fumeux d'une petite vendeuse de beignets, personne ne le crut. Surtout que le malicieux qui le disait ajoutait perfidement qu'ils'était habillé très élégamment pour épater au mieux la marchande, et que son pantalon blanc avait même ramassé la suie du foyer. Quand les rires que soulevaient ces détails se calmaient, il assaisonnait son récit en précisant que la fumée du foyer le faisait tellement larmoyer qu'il y avait lieu de craindre pour sa vue.

Tout le monde fut consterné le jour où il confirma la nouvelle avec son sourire le plus radieux en ajoutant que c'était sa fiancée qui faisait les fameux beignets.



¹ Titulaire de grands diplômes, très instruit, qui est allé loin dans ses études.

Le savon.

Avoir à patauger chaque jour dans les saletés les plus abjectes, avoir chaque jour à manier, à discuter sa pitance avec les vermines les plus repoussantes, bagarrer avec les asticots, les rats, les cancrelats, les bousiers, les fourmis, les mouches, les chiens et les porcs pour gagner sa subsistance, respirer des odeurs innommables – pestilences nauséabondes, émanations asphyxiantes – pour vivre, pétrir les putréfactions les plus diverses, toucher le dégoût à pleines mains, tirer sa pitance des ordures, sa cuillerée des déjections et des vomissures, arracher des déchets l'utilisable, fouiller, fouiller chaque jour du matin au soir les dépotoirs et les poubelles, griller ses pieds nus sur l'asphaltebrûlant, se faire assommer par le feu du soleil, braver la pluie, les rires, les quolibets, courber l'échine, mâcher et avaler sa rancœur, encaisser les insultes, oublier d'être un homme pour exploiter au maximum ce qu'on peut trouver dans une poubelle, et après avoir pataugé dans toutes ces horreurs, souvent pour rien, repartir, continuer, aller vers un autre bac contenant d'autres abominations, pour en extraire une miette du pain quotidien, une frêle étincelle de vie. Trimer autant, très peu de gens le feraient dans ce monde où la sueur de nos fronts seule nous donne à manger. C'est une race rarissime, mais qui existe quand même. Les écumeurs de poubelles vivent de ce que les autres rejettent. Comme des asticots. Et jouissent de la même estime que ceux-ci. Mais on n'a point encore inventé un pesticide assez puissant pour ce genre de vermine.

Ils ne craignent pas de se salir les mains. Pourtant, ils restent parmi les rares à avoir les mains propres, ce qui n'est point un paradoxe.

Une bouteille coûte trente-cinq francs, cinquante quand elle peut contenir un litre. Les dames-jeannes coûtent deux cent cinquante, quatre cents, sept cents francs même, selon leur capacité, qui va de quatre à vingt litres. Beaucoup jettent ces merveilles, à la grande joie des exploiters de poubelles. Les cartons se vendent très bien chez les insouciantes qui viennent faire leurs courses bras ballants. La ferraille se vend au kilo, les marchands d'huile, d'alcool frelaté, les barmen ont toujours besoin de bouteilles et d'autres ustensiles encore, tels que les bidons, les boîtes etc... les boîtes en fer-blanc, quand elles ont un couvercle, trouvent toujours un emploi. Récolter les objets les plus inattendus et les plus hétéroclites réserve souvent des surprises.

Quand les Blancs sont venus ici, ils ont installé leurs usines pour pallier les insuffisances de la production locale. Ils ont commencé par des fabriques de boissons, les brasseries qui devaient suppléer les cueilleurs de vin de palme. De l'alcool d'abord, car ils étaient préoccupés par nos états d'âme. Et puis, ils ont créé des fabriques de tabac. Pour nous soulager de nos soucis. Aucune thérapeutique ne guérit mieux les tracasseries de l'existence que l'alcool et le tabac.

Etonnamment, les usines de ciment sont d'implantation récente. Ils n'avaient sans doute pas remarqué que nos maisons étaient moins solides que les leurs, nos ponts de liane moins durables que leurs ponts de béton. Mais on n'est homme que de soi-même. Ils disaient qu'ils voulaient nous aider à bâtir ce pays. Alors, ils ont d'abord créé des fabriques de boisson et de tabac.

Heureusement qu'un jour, quelqu'un eut l'idée de créer une savonnerie. C'est cela qui sauvera un jour ce pays. Mon fils, le corps n'est jamais sale, car il y a le savon. Après s'être roulé dans de la suie, avoir pataugé dans la boue, barboté dans une latrine, on est encore propre. Salis-toi les mains dans tes diverses activités, encrasse tes habits, tu es propre, mon enfant. Et n'en doute pas, car il y a le savon. Si l'homme ne se maculait point avec la suie du feu, la poussière et la boue de la terre, le cambouis, le

ciment, l'huile de sa cuisine, la farine des boulangeries et du couscous, la sueur, la sueur indispensable que son corps doit émettre, le carburant brûlé dans ses efforts, la sueur de son front, si l'homme ne se salissait point le corps, personne, personne au monde ne mangerait. Mais cette malpropreté n'est point sale, mon fils. L'odeur de cette crasse n'est point repoussante. Elle est glorieuse, cette crasse, et vaut mieux que les galons et les lauriers accordés à ces guerriers qui surpeuplent l'Histoire, et qui ne sont que des grands maîtres de l'assassinat, les agents de commerce, les pourvoyeurs de la mort.

La vie ne sent pas bon. Elle a des odeurs de crasse, un remugle de sueur. Mais il y a le savon. Et si sueur et crasse sont des maux indispensables, elles sont facilement curables. Mais le jour où tu te seras sali les mains pour vivre, en tuant, en mentant, en volant, en escroquant, eh bien, aucun savon, aucun détergent n'aura la puissance nécessaire pour te laver de cette souillure, même pas la confession, cette unité monétaire inventée par la religion pour que les croyants acquièrent plus facilement le ticket de leur ciel.

Avez-vous déjà eu l'honneur d'être le souffre-critique d'une famille d'orgueilleux, celui que l'on cite quand on donne des conseils aux enfants comme exemple à ne pas suivre ? Avez-vous jamais eu conscience d'être l'abîme nécessaire aux vôtres pour qu'ils se prennent pour des sommets ? Avez-vous jamais été la plaque de boue d'un blason doré, celui qui doit changer de chemin pour que les autres cessent de se lamenter, celui qui doit relever l'échine pour que les autres cessent d'avoir la tête basse ? Mais l'homme n'est homme que de lui-même, et Mbah continuait à sillonner le trottoir, allant de poubelle en poubelle, et remplissant son pousse-pousse des abjections les plus hétéroclites. Bravement, il supportait d'être l'insulte de sa famille, l'injure qui bouillonnait dans leur cœur, la souillure qui maculait leur réputation à tous.

Il se moquait gaillardement de tous les remous qu'il suscitait, de tous les conseils de famille qu'il avait provoqués. Ses tantes d'abord, par la voix d'une des leurs, bavarde et antipathique, avaient conseillé, exhorté, proposé des solutions dont les plus consistantes étaient des offres de charité, certaines offrant le toit, d'autres le couvert. Il avait demandé à sortir de la salle d'audience pour aller se soulager d'un besoin urgent, et

n'était plus revenu. Cette disparition avait provoqué les désespoirs les plus aigus et les déceptions les plus bruyantes, et tout s'était terminé par des chants et des danses, tard dans la nuit... Chacune était rentrée chez elle, l'anathème dans la bouche et les jambes douloureuses d'avoir eu à supporter les danses les plus endiablées.

Quand les oncles paternels, convoqués par un des leurs remplaçant le père parti depuis longtemps rejoindre ceux qui étaient eux aussi partis, quand les oncles se réunirent, ils annoncèrent rapidement la couleur, car ils n'étaient pas de pauvres femmes qu'on peut berner facilement en prétextant un besoin pressant. Ils n'avaient rien proposé. Ils avaient imposé un choix : une place de boy quelque part, de manœuvre ailleurs, un toit chez un tel ou chez un autre. Quelqu'un se proposait de lui fournir de vieux vêtements à la place de la guenille délabrée laborieusement rassemblée autour de son corps. Mbah leur avait demandé un temps de réflexion. Le vin avait alors coulé à flots, pour apaiser ces âmes tourmentées par le sort d'un des leurs. Au moment où, après la mangeaille, abondamment arrosée, les conseillers avaient entonné des chants dont ils détruisaient la beauté de leurs voix pâteuses et fausses, il avait jugé bon de s'en aller, chacun étant surtout préoccupé d'écorcher au pire sa mélodie.

Et il y réfléchissait toujours, répondait-il à chacun de ses oncles qui se retrouvait sur son chemin et se croyait l'émissaire de tous ceux de son espèce pour obtenir la réponse finale du récalcitrant.

Ses oncles maternels se crurent alors les messies envoyés par le ciel pour sauver cette portion de l'humanité en perdition. Mais les perches qu'ils lui tendaient étaient trop courtes pour atteindre le lieu de son naufrage. Et on eût dit qu'il trouvait un malin plaisir à sa noyade.

Et il a continué à hanter les poubelles comme une âme en peine condamnée à revenir sans cesse sur les lieux de ses crimes. Les chiens errants, qui y trouvent des auberges pouvant leur procurer lit et couvert le

craignent maintenant et détalent à son approche, car ils le savent âpre à la dispute et précis dans ses jets de cailloux. Plus d'un des leurs est resté estropié à cause de lui. D'autres sont tombés sur le champ d'ordures. Paix à leur mémoire, et que le dieu protecteur des chiens, car la S.P.A. n'existe pas ici, damne à tout jamais ce bonhomme qui ne leur témoigne pas la sympathique indifférence qui caractérise tous les autres humains. Mais Mbah constituait l'exception de cette règle de l'indifférence et chassait tous les chiens qu'il rencontrait dans les dépotoirs, car ceux-ci cassaient souvent les bouteilles jetées par là, le privant ainsi de beaucoup d'aubaine. Ils déchiraient aussi les cartons et les sacs en cellophane. Heureusement, les boîtes et les bidons en fer-blanc leur résistaient.

Parfois, le soleil cuisait tellement sur son crâne qu'il avait la désagréable impression d'avoir été scalpé par un couteau enduit au préalable d'une pommade à base de piment. Mais il s'en moquait, car cette douleur était plus supportable que les coups de chicotte injustifiés qui tannèrent jadis le dos d'un petit orphelin, quand il vivait chez sa tante, main secourable et fouetteuse qui l'avait recueilli sous son toit à la mort de sa mère, partie sur les traces de son mari rejoindre les ancêtres. Les insultes et les moqueries lui paraissaient plus douces que les estafilades laissées sur sa peau par le fouet de son oncle après un rapport particulièrement odieux de sa tante. Elle était une artiste de la calomnie et de l'insinuation qu'elle glissait dans les oreilles de son mari avec une maestria inégalable.

Il dormait affamé parfois, mais qu'était ceci à côté de la faim d'un gosse, incarcéré dans une chambre tandis que les siens se régalaient, sous l'inculpation d'avoir attenté aux marmites alors que sa tante se trouvait dehors. Ses pieds nus avaient pris l'habitude des chemins quand, à huit ans, on l'envoyait faire des commissions à des distances incroyables.

Quand à quinze ans, il avait fui cette maison où il n'y avait jamais eu assez d'argent pour l'envoyer à l'école, ses parents adoptifs avaient poussé des hauts cris et ameuté l'énorme quantité d'oncles et de tantes dont il disposait dans la ville. On lui avait rapporté que son tuteur et sa femme se lamentaient chaque jour. Il avait rétorqué qu'ils déploraient la perte d'un

serviteur bénévole qui pouvait en plus servir d'exutoire à une colère injustifiée, à une querelle d'époux, ou de coupable toujours disponible pour les accusations les plus diverses.

Son pousse-pousse, une grande caisse en bois blanc, avait dû servir d'emballage à quelque marchandise importée par un grand commerçant. Il l'avait ramassée sur un tas d'ordures et montée sur des roues de motocyclettes piquées à un gang de voleurs de cycles. Ceux-ci s'emparaient de machines un peu partout dans la région, les démontraient et en remontaient d'autres à partir de pièces d'origines diverses. Les nouvelles ainsi créées étaient méconnaissables et se revendaient à des prix très modiques.

Les membres du gang l'avaient soupçonné et battu. Il les avait livrés à la police. Par reconnaissance, on lui avait délivré une carte d'identité nationale, et il circulait dans les rues sans être inquiété.

Qui a jamais monté une entreprise sans investissements? Le chariot de Mbah était le premier investissement qu'il eût jamais engagé. Puis, il y avait l'eau. Bouillant, additionné d'eau de javel, le plus banal de tous les liquides contribuait beaucoup aux affaires du pousseur, et bien sûr le savon. Laver, récurer, enfoncer le goupillon et gratter tout ce qui encroûte le fond des bouteilles. Vider l'eau, recommencer l'opération, inlassablement chaque soir, en triant les produits de la pêche de la journée. Essayer de placer tout ce qui est nettoyé chez les femmes, dont l'âpreté à la discussion ne doit point vous tromper, marchander et sourire, sourire toujours.

L'empire d'un sourire, qui jamais le délimitera ? Et celui d'une chanson ? Les industries du disque, de la radio et du magnétophone ont supprimé les barrières du monde. Le moindre gratteur de guitare et la voix la plus éraillée ont des milliers d'auditeurs, parfois des fanatiques. Les voix font des fortunes. Il suffit qu'elles aient été enregistrées.

La chanson du fouilleur de poubelle, une phrase mélodieuse, une suite d'onomatopées qu'il répétait à l'envie, lui avait fait gagner des dizaines de cœurs. Quand il ne chantait pas, il sifflotait. Et des dizaines de voix

d'enfants reprenaient en chœur partout où il passait. Les petits jaillissaient des maisons pour venir voir passer cet étrange ami. C'est là que gisait l'explication de la disparition des bouteilles dans beaucoup de maisons. Elles finissaient dans la vieille caisse sur roues. Les mamans ne pouvaient que constater les dégâts, quand il fallait faire la table et que la bouteille à eau manquait. Un bonbon par ici, une vieille poupée ramassée dans un quartier bourgeois par là, et quelque fois un trajet de cent mètres dans le vieux chariot laissait dans ces petits cœurs la graine de joie, qui, souvent, y manquait.

Le soir, il procédait à l'opération la plus importante de la journée, celle qui faisait de la chose puante, crottée et souillée qu'il était devenu, un homme. Il fallait ce traitement pour oublier le contact nauséux de toutes les vermines qu'il avait manipulées. Il devait décaper les boues qui le maculaient, chasser toutes les odeurs qui effraient les narines de ceux qui l'approchaient, se débarrasser de la gangue immonde de poussière et de merde délayées dans sa sueur qui obstruait ses pores.

Il remplissait un seau d'eau et prenait un pain de savon. Il se récurait soigneusement et s'essuyait.

Ensuite, il mettait quelque chose de propre. Et il allait apprendre à lire et à écrire auprès du premier collégien disponible.

Ce maître d'école a été le seul maître qu'il aura jamais eu dans sa vie. Il n'a jamais eu de patron, ni de demande d'explication pour absence injustifiée au bureau. Aucun contremaître n'a jamais déversé les excès de sa vésicule biliaire sur son dos. Il ignore la courbette et le pot-de-vin. Il ne sait pas s'effacer devant un quelconque supérieur, et n'a jamais eu à souffrir des caprices de la femme d'un patron. Il n'a jamais tergiversé entre un ordre et un contrordre, et n'a jamais eu à obéir à une décision stupide, consécutive à un trouble passager de la lucidité du patron, lui-même dû à un excès de boisson. Et Dieu sait que les supérieurs hiérarchiques, du fait de leur supériorité financière, font la fortune des barmen. C'est pourquoi ceux-ci les respectent tant. Les sous-ordres sont des girouettes qui indiquent la direction des sautes d'humeur du patron,

car les béni-oui-oui sont les meilleurs employés du monde, puisque eux seuls comprennent le chef et sont toujours étonnés et convaincus de la lumineuse sagesse de ses décisions.

Mbah avait été trop dominé dans son enfance. Il avait été fouetté sans raison, avait dormi le ventre vide, mais les membres rompus par les corvées de la journée. Il s'était effacé, la rage au cœur, avait avalé les justifications qui auraient pu lui éviter le fouet d'une accusation fantaisiste. Ses cousins avaient été les flics perpétuellement attachés à ses pas, et dont les enquêtes, capricieuses et calomnieuses, lui valaient jeûnes forcés et fessées cuisantes. Il avait eu le derrière le plus enflammé de l'histoire de l'enfance.

Il haïssait résolument la domination sous toutes ses formes. La hiérarchie le hérissait complètement, le protocole l'énervait profondément. Dans les poubelles, il cherchait le moyen d'être libre. Chaque arpent de macadam qui lui écorchait les pieds, chaque gramme de merde qu'il pétrissait, chaque moquerie qu'il encaissait, et Dieu sait qu'il était le pôle magnétique des railleries de sa famille et du quartier, chaque pestilence qu'aspiraient ses narines constituaient une part du tribut qu'il payait à la liberté pour garder sa tête haute.

Il n'a jamais volé, ni mendié, et a toujours eu sa pitance.

Cependant, il est en train de perdre sa liberté, et s'il reste démontré qu'il n'a jamais eu de maître, il devra désormais restreindre l'empire de son indépendance, car il a déjà une maîtresse qui a entrepris de le charger des chaînes encombrantes du mariage.

Depuis qu'avec ses économies, il a réussi à s'installer dans un de ces coins où la terremarque de bras, il a eu le temps de tomber amoureux. Hé oui ! ces bêtes puantes peuvent aussi aimer, et réussissent parfois à décrocher un cœur. Il rue encore dans les brancards, mais bientôt, il filera doux, car elle n'a rien contre les fouilleurs de poubelle, en activité ou en retraite, et possède un sourire si exquis.

Un étranger de passage.

– Si l'homme était d'argile, personne ne le pétrirait. Mon enfant, tu as de l'intelligence, et tu aimes tes frères, mais ne crois pas qu'ils vont te prendre comme tu viens à eux. Tu as laissé ce que tu avais entrepris, ce que tes nombreux diplômes t'auraient apporté.

Ahanda songea à son modeste baccalauréat et eut un sourire. Son oncle continuait.

– Dans ce village, tu aurais été un Blanc. Tu es revenu chez les tiens pour leur montrer le chemin que tes livres t'avaient enseigné. Tu as laissé le bureau et les écoles que tu voulais faire pour tes frères. Ne crois pas qu'ils réalisent ce que tu as fait pour eux. La plupart ricanent même en disant que c'est parce que tu as été incapable de poursuivre tes études que tu es rentré au village.

Ahanda sourit de nouveau. Ceci n'était pas loin de la vérité, mais ce n'était pas par incapacité qu'il avait abandonné ses études. Sa nature profonde l'éloignait des livres.

Rien ne grise autant que l'odeur de la terre sèche brusquement mouillée par une de ces averses qui brutalisent le sol, comme mues par une vengeance longuement contenue. C'est une odeur qu'on voudrait aspirer entièrement, sans en laisser la moindre bouffée à un autre. C'est une odeur qui vous fait découvrir la futilité, la vanité des fragrances prétendument raffinées dont se targuent les parfumeurs les plus réputés. On souhaiterait voir son corps transformé en un immense nez, tous ses pores devenir autant de narines. C'est l'ODEUR.

Chaque fois qu'il pleuvait, Ahanda était aux anges. Il souhaitait alors avoir les narines grandes comme des cavernes, assez larges pour respirer au maximum ces senteurs. Il les dilatait et aspirait. Il aimait la terre. En classe, malgré tous ses efforts, il ne pouvait pas suivre avec toute la concentration voulue. Il tendait ses nerfs, ses yeux, mais il souffrait d'une imperfection du corps humain. Aucun homme n'a les oreilles orientables, et tous les bruits y entrent, puisqu'il n'y a point de soupape d'admission ni un quelconque système de contrôle. Les oreilles n'ont pas de paupières. Elles ne discutent donc jamais, elles entendent tout, surtout quand nos mains sont trop occupées pour les boucher.

Ahanda en classe entendait les bruits de son village, situé pourtant à cent cinquante kilomètres de là. Il entendait les querelles des ivrognes, le pépiement des oiseaux, le rire inextinguible des jeunes filles. Il entendait l'appel de sa terre. Alors, il s'envolait par la fenêtre, s'échappait en suivant le vol d'un nuage dans le bleu du ciel et s'en allait pour un moment vivre avec les siens. Les logarithmes et les asymptotes obliques glissaient alors sur son cerveau, rendu imperméable à de telles barbaries. Il était à ces moments vacciné contre les règles de grammaire et les sciences physiques.

Quand il revenait de ces voyages, il atterrissait toujours loin derrière le point où le cours du moment était rendu, et il devait déployer des prodiges d'intelligence pour rattraper le professeur et ses explications. Quand il n'y réussissait point, il avait un moyen sûr pour parer à la situation : il repartait. Il revenait vers son village, vers sa brousse natale, et la parcourait fiévreusement de son imagination. C'était des minutes merveilleuses.

Puis il était retourné au village, pour toujours. Avec un baccalauréat qu'il avait passé plus par honneur que par désir. Il ne fallait surtout pas laisser les bonnes langues décortiquer sa réputation. Son père s'était pavané devant tout le village en parlant de ce fils dont les exploits

scolaires étaient dus au pedigree, et ne faisaient que continuer sur un autre terrain les exploits guerriers et cynégétiques de son ascendance. Jusqu'au jour où Ahanda lui asséna la nouvelle, comme un coup de massue sur la nuque. Il n'allait plus retourner à l'école.

Jamais fleuve ne connut plus de remous. Les sœurs et les cousines de sa mère, convoquées en catastrophe et réunies en séance plénière, hurlèrent comme des cochons sous la machette d'un villageois un jour de première communion. Puis elles allèrent, de guerre lasse, invoquer les esprits de tous les parents morts pour qu'ils interviennent. Si on ne peut dire avec précision si ceux-ci reçurent l'appel désespéré de toutes ces femmes, une chose demeure sûre : ce recours aux fantômes fut vain. Aucun esprit ne se manifesta, et Ahanda ne retourna pas à l'école.

Le malheur des uns fait le bonheur des autres, souvent leur richesse. Chaque fois qu'un incendie, une épidémie, une guerre se déclare, il y a toujours des gens qui se frottent les mains et remercient le ciel d'avoir enfin pensé à eux en leur envoyant ce témoignage de sa bénédiction. Les usuriers, les prêteurs sur gages, les pharmaciens, les médecins et les vendeurs d'armes réalisent à ces occasions des affaires d'or. Chez nous, hormis ceux-ci, il y a bien sûr les sorciers, une caste qui, quoique puissamment apparentée à celles précitées, prétend plutôt leur enlever le pain de la bouche en parant aux malheurs de l'humanité, grâce à l'action invisible, mais omnipotente des forces cachées du cosmos avec lesquelles elle commerce.

Le père d'Ahanda investit une fortune dans la sorcellerie, mais son fils devait être réfractaire aux influences occultes, et ni les invocations, ni les diverses poudres, décoctions et herbes discrètement mêlées à ses aliments, enterrées sous son lit, laissées sur les traces de ses pas n'eurent d'autre succès que de l'irriter le jour où il découvrit tout ce qu'on lui faisait avaler et fouler à son insu. Mû par une colère jupitérienne, il décida d'aller tordre le cou au sorcier favori de son père. Celui-ci eut

toutes les peines du monde à l'en dissuader. Il dut promettre d'abandonner toute initiative tendant à faire revenir Ahanda sur sa décision.

La cupidité des sorciers s'appelle colère des esprits bafoués. Il dut aller calmer celle-ci avec une forte somme d'argent, de peur de voir son fils perdre la vie dans les délais les plus brefs, frappé par quelque main invisible guidée par ces légendaires colères qui nous viennent d'outre-tombe.

Son désespoir ne décrut, – mais si peu car qu'est un villageois, même s'il est chef de village, à côté d'un haut fonctionnaire du gouvernement juché sur sa montagne de titres, de diplômes et d'attributions ? – que le jour où Ahanda se vit élire chef du village. C'était là un honneur. Quand même. Car le père d'Ahanda était un peu instruit, et être instruit demeure pour beaucoup être allé à l'école des Blancs. Nos livres nous ont toujours présenté nos chefs de village comme des chefs de villageois, et villageois veut dire arriéré. Nos auteurs nous ont convaincus, et le père d'Ahanda était comme nous, que les chefs de village étaient les rois des imbéciles. Même s'ils avaient un baccalauréat, et surtout s'ils en avaient un, car qui, détenant un tel diplôme serait assez fou pour abandonner un avenir des plus brillants dans le but de devenir le chef des imbéciles, qui, sinon un imbécile en chef?

Mais au moins, maigre consolation, ceci allait rapporter poulets et cabris à Ahanda, c'est-à-dire à son père, car, n'étant pas encore marié et n'ayant pas sa case à lui, tout ce qu'il recevait, il devait le remettre à son père, conformément à la tradition. Les litiges ne manquaient pas au village, et le tribunal siégeait deux fois par mois. La coutume réclamait des droits de justice en nature : vin, bière, poulets et cabris, selon la gravité. Durant les fêtes au village, le chef, et bien sûr son père, avaient des parts respectables des victuailles du jour.

Ahanda ambitionnait de révolutionner le village. Un seul remède, dont il croyait avoir inventé la formule, devait chasser la maladie endémique de la contrée. Il avait inspecté, prospecté, et s'était rendu compte du potentiel énorme dont dispose le moindre de nos hameaux. Il avait deux

ennemis principaux : le premier était le vin, ce redoutable pompier qui éteint la flamme de toutes les ambitions et noie les cerveaux les plus ardents, les plus inventifs. Il n'y a pas de bonne idée, aussi tenace fût-elle qui ait résisté à des cuites répétées. Il brise aussi les meilleurs bras et casse les dos. C'est un extincteur, un acide.

Son second ennemi était, il ne s'en apercevait pas précisément, mais le sentait confusément, l'hybridisme morbide qui polluait la mentalité de ses contemporains. Ils avaient connu les Blancs. Ils n'en avaient adopté que des mauvais côtés. De leurs ancêtres, ils n'avaient hérité que les défauts. Ceci les rendait souvent réfractaires à certaines idées, à certaines ambitions. Ils se laissaient vivre, souhaitant améliorer leur situation, compatissant sur leur propre sort. Quand l'existence devenait trop tracassière, ils se réfugiaient dans la boisson.

Rien de concerté, de bien réfléchi, de concret. Aucune initiative, rien que des projets fantastiques, mirobolants et, qualité indispensable et inhérente à ce genre de projets, irréalisables.

Il avait quitté les bancs pour la terre, par amour pour les siens qu'il prétendait guider, à la lueur de ce qu'il savait sur eux et sur leurs possibilités. Chacun d'entre eux avait une foi absolue aux hasards de son existence, et vécu-il les pires situations, croyait toujours à une inévitable amélioration. Cet optimisme maladif, cette confiance absolue en l'avenir et au hasard annihilait en eux tout esprit d'initiative.

La réunion avait été houleuse. C'était la première fois que le jeune chef conférait avec lessiens, depuis qu'il avait été élu. Elle ne fut pas aussi facile que sa fameuse élection, pourtant riche en péripéties, car cela avait été un exploit que d'imposer aux vieux, aux notables à qui le pouvoir devait fatalement revenir à la succession d'un des leurs, un gamin, un œuf, selon leur expression. Les jeunes l'avaient supporté, plus par esprit de bravade que parce qu'ils accordaient une certaine importance à sa candidature. Sa famille ne l'avait pas rejeté, cela ne se fait jamais, mais lui avait accordé ses suffrages avec la même grâce que celle que témoignerait un bookmaker obligé de parier sur un canasson paralytique contre les pur-sang les plus fougueux.

Seul un de ses oncles, issu d'une famille éloignée de la sienne, avait, par un chef-d'œuvre d'éloquence, brisé l'hostilité de tout le village :

– Un être humain, dont la tête arrive au niveau du genou, est un homme à part entière. Haut jusqu'à la hanche, c'est un homme à part entière. Si sa tête arrive à hauteur d'épaule, c'est un homme à part entière. Si sa tête surplombe le plus haut de nos baobabs, c'est un homme à part entière. Rien ne diminue cet enfant. Il a toujours vécu avec nous, c'est l'un des nôtres. Il est un Blanc, car il a été à l'école. C'est peut-être Dieu qui l'a pointé du doigt. La chefferie est un essaim de guêpes, un panier de fourmis magnans. Il veut supporter toutes ces peines? Laissez-lui le fardeau et voyons s'il a les épaules solides.

C'est peut-être l'image de la chefferie transformée en pénible fardeau – qui ne connaissait d'ailleurs la turbulence et l'insubordination des villageois? – qui fit céder le mur élevé contre les initiatives d'Ahanda.

Il fut élu, ce qu'il commençait d'ailleurs à regretter au sortir de sa première réunion avec ses administrés. Il n'avait jamais imaginé que tant de sornettes puissent être émises en un si bref laps de temps. Il était déjà au bord de l'abrutissement et luttait de toutes ses forces contre la crise de nerfs.

– L'alcool tue les microbes, c'est bien ça qu'on nous dit dans nos livres!

Au village, personne n'était plus assez arriéré pour ignorer ce genre d'informations.

– Oui, mais il tue aussi l'homme.

– Ah non, chef, tu te contredis. C'est plutôt l'eau qui est dangereuse pour nous.

– Comment cela?

– N'est-ce pas toi qui viens de nous dire que des maladies comme la bilharziose, la dysenterie, la malaria, l'onchocercose nous viennent de

l'eau? N'est-ce pas toi qui, en citant tes livres de Blancs, nous as appris que toutes les maladies étaient provoquées par des petits insectes invisibles appelés microbes? Tous les noms de maladie, ayant été énoncés en français, avaient été prononcés d'une façon surprenante.

– Oui, mais...

– Alors, il faut boire de l'alcool. L'eau, avec toutes ces maladies, est trop dangereuse pour l'homme.

– Bien parlé, mon enfant! Il disait tout cela pour ne pas nous donner à boire.

– C'est-à-dire...

– Comment peux-tu réunir tant de gens et les laisser assoiffés? Tu cherches déjà à nous tuer. Amène la boisson que tu nous a gardée, sinon, moi je rentre chez moi.

Le jeune chef venait de parler des conditions hygiéniques catastrophiques du village. Il avait osé signaler qu'il n'y avait en moyenne qu'une latrine pour trente habitants. Chaque buisson tenait lieu de vespasienne, les porcs, les chiens et les poulets étant commis au nettoyage. Les ruisseaux constituaient des cabinets de toilette très sollicités. On les salissait, on s'y nettoyait, on les polluait, on y buvait. Les premiers habitants du village vivaient dans de meilleures conditions, et ne connaissaient point toutes ces maladies.

– C'est honteux pour ce village de se laisser insulter ainsi par un gamin. Chef bien sûr. Mais comment est-ce qu'un chef peut ignorer les vrais maux de son village? Enfant, ne sais-tu pas que haine et envie sont les vraies maladies de ce village? Chacun passe son temps à jeter des sorts à ses frères, à envoyer des maladies aux autres, à détruire les récoltes avec les gris-gris les plus divers. Va t'asseoir et réfléchis mieux à tes paroles.

Certains tenteront de défendre la première personnalité du village, la plupart grondèrent contre lui. Une femme d'âge mûr exposait unethéorie

scientifique assez étonnante, révolutionnaire même sur la cécité des rivières.

– Nous connaissons trois formes de cécité ici chez nous. La première est naturelle, c'est une maladie comme la fièvre ou la gale. La deuxième est accidentelle, quand on a les yeux crevés, ou brûlés dans un incendie par exemple. La troisième est due à cette sorcellerie que beaucoup de gens pratiquent aujourd'hui pour tuer leurs frères, tant est grande leur haine, irraisonnée pourtant. Avec la tienne qui nous vient de la rivière, ça en fait quatre. Moi, je n'en démens pas l'existence. Seulement, je soupçonne les Blancs de nous l'avoir sciemment envoyée.

Le jeune chef protesta bruyamment, au nom de la science. Et puis, il avait étudié, avait lu dans les livres que... la radio elle-même...

– Enfantillages! Tu n'es vraiment qu'un bébé fou. Qui fabrique les radios et les livres, n'est-ce point les Blancs? Est-ce qu'ils peuvent laisser leurs secrets à la portée du premier venu? Nous ici, on a vu les Blancs quand ils commandaient ce pays. On sait comment ils agissent, et ce n'est pas un œuf pondu d'hier qui viendra nous l'apprendre.

– N'avez-vous pas remarqué le nombre inquiétant d'avions qui survolent ce village? Et ne trouvez-vous pas étrange que, au moment où le nombre de survols du village croît si brusquement, la radio, leur radio, même si parfois elle parle dans notre langue, se mette à jacasser à propos d'une mystérieuse cécité?

Les Blancs, me disait dernièrement mon beau-fils qui habite la ville, fabriquent maintenant de très mauvaises choses. Ils prennent une maladie, la transforment et la rendent plus virulente, incurable même. Ils fabriquent des bombes capables de détruire toute la terre. Les ordures de leurs usines tuent maintenant tout chez eux : les poissons, les oiseaux, les plantes. Qui vous dit que ce n'est pas un fléau sorti de leurs fabriques qu'ils sont venus nous balancer ici du haut de leurs avions? Vous allez voir d'ici bientôt, il y aura plus d'aveugles dans ce village que de gens disposant de leur vue normale, et si cela ne se vérifie pas, je verrai peut-être ma mère morte depuis si longtemps.

Cet exposé avait été accompagné de tant de gestes expressifs que tous l'avalèrent. Nul ne connaît mieux son auditoire qu'un vieux de nos villages devant ses villageois. Mieux qu'un virtuose sur l'instrument de sa gloire, il sait toujours sur quelle corde jouer pour soulever la foule. Il peut la faire vibrer sur toutes les gammes, sur tous les rythmes, la transporter sur n'importe quel état d'esprit. Dans un face à face, ils sont tout simplement invincibles. L'art de la parole est incomplet s'il ne s'accorde de gestes précis. L'éloquence n'est pas seulement oratoire, elle est aussi gesticulante et grimaçante. Les vrais orateurs ne disent rien d'extraordinaire avec leur langue, mais laissent leur corps s'exprimer au maximum. Parfois, les mots deviennent secondaires, le contenu cédant la place à l'art de le présenter.

Ahanda avait été battu dès son premier combat contre le village. Assis maintenant avec son oncle sous la véranda de la case de celui-ci, il réfléchissait et remâchait sa défaite. Il n'avait jamais imaginé qu'une vieille analphabète pût le dominer ainsi sur les problèmes de la science. Il en connaissait plus qu'elle, c'était évident, mais n'avait point la parole aussi aisée ni la grimace aussi expressive. C'était là la clef.

Il fallait qu'il l'ait, cette clef, afin d'ouvrir la porte qui lui donnerait l'accès de leur univers. Tant qu'il ne serait pas de cet univers, il ne serait qu'un sous-produit raté de l'école des Blancs qui inspirerait surtout méfiance et mépris teinté de sympathie. La condescendance au lieu de la confiance. L'impasse.

– M'écoutes-tu, gamin?

– Oui, père.

Son oncle continuait sa tirade.

– Tu as quitté l'école pour eux, et ils se moquent de toi. Moi je sais que tu l'as fait pour le bien de ces gens. Maintenant, tu es prisonnier. Si tu retournes en ville chercher du travail ou continuer ton école, ils se gausseront de toi, disant que tu as fui tes responsabilités de chef, et que tu t'es enfin aperçu de la folie de tes projets, trop présomptueux pour eux. Si tu restes, ils vont continuer à te compliquer la vie comme ils l'ont fait tout

à l'heure au cours de la réunion, et n'auront de cesse, avant, de t'avoir complètement découragé et abruti, te faisant renoncer à tes projets. Dans ce cas encore, ils se moqueront de toi.

Il te faut donc réussir, et toi seul peux trouver le chemin. Je sais que tu en es capable. C'est pourquoi j'ai plaidé ton élection à la chefferie devant le village, malgré ce qu'en ont dit les miens. Mais ils sont aussi aveugles que le reste du village. Réfléchis et tu trouveras, comme l'avait fait le chef Nama il y a si longtemps.

Ahanda sourit. Il connaissait l'anecdote. Nama avait connu les mêmes problèmes que lui. Il voulait nettoyer le village, mais, en ces temps-là comme aujourd'hui, les villageois excellaient par leur mauvaise volonté. Leur principale qualité, et ils la possédaient déjà depuis le sein de leur mère, était la force d'inertie dont ils se montraient capables. Tous s'érigeaient en monument de l'insouciance, une insouciance qui se mesurait à la hauteur des herbes qui peu à peu envahissaient le village. Les cours et les abords des maisons étaient encombrés par l'indésirable végétation. Personne ne désherbait, et même l'intention ne leur en venait pas. Le chef criait, hurlait, réunissait, assemblait, exhortait, personne ne se souciait de sarcler.

Le village ressemblait à un ramassis de cases égarées à travers la brousse par quelque main géante et distraite. La lisière de la brousse s'était avancée jusqu'aux vérandas.

Le chef avait épuisé l'arsenal d'arguments et de procédés dont il disposait, et s'était contenté, car le naïf croyait à la contagion de l'exemple, de nettoyer les abords immédiats de sa maison. Personne ne l'avait imité, beaucoup s'étaient gaussés de lui, en l'invitant à venir désherber chez eux.

Puis un jour où il avait réuni le village pour préparer une grande chasse au filet, il avait glissé une phrase, une seule, qui avait agi comme un doigt qui presse une gâchette. Il avait exhorté ses administrés à faire de cette battue une réussite, une chasse des maîtres de la brousse. Pour

prouver aux voisins qu'ils restaient les grands chasseurs d'autrefois, les plus grands de la région, que le village restait un village d'hommes à testicules, quoiqu'en ait pensé cet impertinent étranger qui, passant par là, avait demandé si l'agglomération était abandonnée. Une petite remarque glissée comme ça dans un discours, un mot anodin dans d'autres mots.

Chacun s'employa à montrer à cet étranger insolent que le village était bien peuplé. Si la chasse fut bonne, le gibier fut mangé dans un village curieusement propre. La brousse avait reculé vers des frontières plus décentes. L'herbe, devenue soudain insupportable, avait succombé à la vindicte du village offensé.

Pourtant, personne ne se souvint avoir vu passer un inconnu les jours précédents.

En quittant son oncle, Ahanda s'en alla d'un pas guilleret. Somme toute, la situation n'était pas si tragique.



Mots d'enfants.

Towa crut que sa mère lui avait mis la cervelle à nu. Elle porta la main à la tête, et, en touchant ses propres cheveux, constata avec surprise que sa calotte crânienne était encore en place. La taloche qu'elle avait encaissée était pourtant assez forte pour la lui décortiquer comme une arachide trop mûre. Elle venait d'annoncer qu'Etoundi, chez qui son père l'avait envoyée chercher une calebasse de vin de palme commandée la veille – et payée automatiquement –, qu'Etoundi donc était en train d'aiguiser une machette et se préparait à aller guerroyer contre les herbes de sa cacaoyère.

Sa mère, épouvantée par les énormités que pouvait déjà inventer une fillette de son âge, – un œuf encore pour la maman, visiblement affolée – lui avait servi cette thérapeutique, pour tuer le mal dans l'œuf. Elle n'aurait pas agi aussi brutalement si Towa lui avait affirmé avoir laissé une corne en train de pousser sur le front d'Etoundi. Ceci aurait été plus croyable encore que le canular que colportait la fillette. Vraiment, cette enfant ferait tomber quelqu'un raide mort si elle continuait à mentir de cette façon. Et pan ! petite fille, pour que tu ne sois pas un danger public un jour.

Le père, venu s'enquérir sur les pleurs de Towa, commenta perfidement en insinuant qu'elle mentait déjà comme tous ceux de la famille de sa mère, opinion qu'il renforça en voyant sa femme revenir en boitillant. Elle racontait qu'effectivement, elle avait trouvé Etoundi aiguisant une machette. Le fait l'avait tellement surprise qu'elle ne remarqua pas le caillou sur lequel elle avait démoli son gros orteil gauche. La douleur n'avait pas été capable de refréner sa curiosité. Elle

avait interrogé Etoundi qui lui avait confirmé son intention d'aller dans la cacaoyère.

– Mais pour aller faire quoi? Le fait qu'Etoundi parte pour une cacaoyère livrée aux herbes depuis sept ans constituait l'événement de l'année. Il fallait se rassurer sur ses objectifs.

– Pour aller travailler!

– Quoi?

La femme dansait sur son pied droit, tenant le gauche en l'air pour éviter de s'appuyer dessus et d'aviver ainsi la douleur de son orteil blessé.

– La douleur me broie le cœur, tu ne peux t'imaginer...

Unique précision qu'avait donnée Etoundi.

La nouvelle fut une commotion pour le village, car partout, on disait d'Etoundi qu'il n'était plus qu'un estomac sur pattes, depuis que sa femme avait filé de chez lui en emportant ses quatre enfants dont celui qui, à l'époque, dilatait encore son abdomen. Elle y avait malencontreusement joint tout le mobilier de la maison. Lui-même était en voyage pendant ce temps. Il avait bien tenté d'aller la raisonner, puis de lui intenter un procès devant les anciens. Mais les notables du village de sa femme, cauteleux comme jamais tortue ne le fut, se montrèrent des chefs-d'œuvre de mauvaise foi, dont la droiture se mesurait à la quantité de vin qu'Etoundi leur réservait à chaque audience. Et comme il n'y avait jamais assez de boisson selon eux... il n'avait même pas pu récupérer ses meubles.

Mais dire qu'Etoundi n'était qu'un estomac sur pattes était faire montre d'étroitesse d'esprit et fausser totalement la personnalité du bonhomme. Etoundi était plus que cela, bien plus. C'est bien pour cela qu'il bénéficiait d'un statut particulier au village. Ravaler au rôle de vulgaire pique-assiette un pareil personnage, seul un étranger pouvait se le permettre. La vérité était tout autre.

Etoundi était d'abord un brillant canif. Jamais canif ne fut mieux employé que le sien. Chaque fois que son fer mordait la chair d'unpalmier, il en coulait des merveilles. Son vin de palme ne connaîtra

jamais d'égal. Il avait plus d'effet que l'éloquence la plus raffinée du plus érudit de nos vieillards, quand il fallait convaincre un beau-père d'accorder la main de sa fille au jeune qui lui gardait une outre de ce nectar. Les Calebasses les plus respectées du village étaient celles qui en contenaient, n'eût-ce été qu'une seule et unique goutte. Mais Etoundi était aussi et surtout une bouche. Ce mot résumait l'homme, le synthétisait, mais en donnait une idée suffisante.

La bouche était l'organe le plus important de son corps. Elle mangeait et bavardait. Histoires salées, histoires drôles, poétiques, égrillardes. Une bouche d'or. Quelqu'un aurait facilement laissé brûler sa maison pour écouter un de ses récits. Il caricaturait, inventait, déformait. Du matin au soir, de porte en porte. Il mangeait autant. Et certains disaient que la longueur de ses histoires était calquée sur le temps que mettait une marmite à cuire le repas dans la maison hôte. N'ayant plus de femme, il mangeait chez chacun. Sa noblesse lui interdisait de laisser son nez surplomber une marmite.

Il sortait de chez lui à dix heures, après avoir satisfait ou éconduit la nombreuse clientèle que lui valait son vin. Il ne se gênait pas avec ses clients, et froissait volontiers les honneurs les plus exigeants. Et jamais, personne n'a réclamé réparation, personne ne s'est plaint. On ne sait jamais quand on a besoin du meilleur cru de la région. Du monde, rectifiait-il toujours.

Il rentrait chez lui à des heures ahurissantes, quand chacun dormait déjà de son meilleur sommeil, quand tous les débits de bière avaient fermé, car là finissait toute la recette que lui octroyaient ses palmiers. Il vendait du vin de palme et buvait de la bière. Les vases communicants sont bâtis sur le même principe : son argent descendait directement des palmiers dans la poche des vendeurs de bière.

Quand son vendeur habituel apprit, en hoquetant de surprise, que ce jour-là, son meilleur client avait débroussaillé sa cacaoyère, il jura de connaître le fin mot de l'histoire. Et ce fut un serment dans le vent, car, de la journée, Etoundi ne parut pas, et le marchand sut que, pour lui, la série noire commençait. Il perdait son meilleur client et le pôle magnétique de sa buvette, car les histoires d'Etoundi attiraient la clientèle. Pire, Etoundi augmenta sa capacité de production, ce qui accéléra la fuite des capitaux.

A la fin de cette journée, aussi historique pour le village que le jour où l'ancêtre commun en bâtit la première habitation, ceux qui passèrent devant la case d'Etoundi vinrent annoncer qu'il en refaisait les murs.

Depuis le départ de sa femme, la case s'était dégradée au maximum. Les murs avaient la même opacité, la même consistance qu'un grillage pris d'assaut par une paire de cisailles en colère. Un même, fatigué de rester debout à ne rien cacher, s'était tout simplement couché. Aucun termite, dans les environs, ne dormait affamé. Tous avaient trouvé la bonne chère de leur vie : ils faisaient bombance, et la case d'Etoundi disparaissait, digérée dans des milliers de petits estomacs. Toute la maison était devenue une ferme d'élevage de vermine. Celle-ci y trouvait le manger et le toit protecteur.

Etoundi qui, jusque-là, avait laissé faire avec toute la bonne conscience du monde, réparait, troublant, brisant même le petit équilibre écologique que son insouciance y avait installé. Les termites protestèrent en chœur avec des crissements rageurs. Les souris en demeurèrent coites, les villageois aussi. Etoundi répondit aux interrogations :

– La douleur m'arrache les entrailles. Si vous saviez...

Pendant ses heures de repos, il faisait des paniers avec la dure écorce des branches de palmiers. Ceux-ci se vendaient merveilleusement, car il les confectionnait selon les priorités du marché : paniers pour arachides, en demi-sphère, paniers à capturer les termites vespérales « kap » – un mets rare et apprécié –, en obus ou en cônes, paniers à boucaner qui s'accrochent au-dessus du feu, paniers-greniers, paniers-hottes pour porter de lourds fardeaux sur le dos, petites hottes pour garder les cuillères et les fourchettes...

Et l'argent entrait dans ses poches comme de l'huile dans les cheveux d'une jeune fille : sans jamais en ressortir, au grand désespoir des vendeurs de bière, ceux qui sucent toutes les économies de nos villageois, car chez nous, tous ceux qui économisent, le font pour acheter de la

boisson. A l'occasion d'un deuil, d'un baptême, d'une naissance, d'un mariage, de funérailles, il faut toujours être d'attaque, sinon, votre réputation s'en retrouve salie. Nos ancêtres défendaient leur honneur à la pointe de leur sagaie, leurs descendants le font avec divers liquides capiteux.

Les curieux et les impatients enquêtaient, les placides et les vieux, ce qui, au village, revient à la même chose, hochaient la tête en affirmant qu'ils allaient finir par tout savoir. Etoundi, lui, travaillait désormais d'arrache-pied. Dans sa cacaoyère, il fauchait, élaguait, aspergeait le tout des mystérieux produits si bénéfiques que distribuaient les agents du ministère de l'agriculture.

Ses mains avaient évincé sa bouche en tout. En action, car si celle-ci mangeait toujours et bavardait encore, ce qui est inévitable chez tout être humain, quelle que fût la crise dont celui-ci souffrit, et hormis bien sûr les cas de paralysie des maxillaires, elle n'engloutissait plus autant de plats qu'avant, et constituait un modèle de sobriété en paroles. Ses mains, sans effacer la réputation de sa bouche, étaient d'une actualité plus récente. On commentait, on vantait leur soudaine ardeur au travail, leur habileté, leur opiniâtreté, leur endurance.

Chaque fois qu'il n'avait rien de précis à faire, ce qui n'arrivait que quand il lui manquait de quoi tresser ses paniers et quand il n'était point l'heure pour une des trois tournées qu'il consacrait quotidiennement aux Calebasses accrochées à ses palmiers, il s'occupait de sa maison. Il n'avait peut-être plus envie de courir, car jamais habitation ne fit courir autant son propriétaire. Ceci parce que le sommet de l'angle que formaient les deux pentes du toit était défait, complètement pourri et mangé par la vermine, alors que la paille sur les pentes restait dans un état acceptable.

Les vents chez nous sont fort capricieux, et changent de direction plus rapidement que l'opinion d'une femme sur sa meilleure amie, surtout quand il pleut. Les averses, elles, sont brutales, et obéissent aux sautes d'humeur du vent. Quand la pluie se déversait dans la case d'Etoundi, elle le faisait à flots, en suivant la direction du vent. Etoundi, lui, observait des mouvements contraires. Quand le vent soufflait à l'est, l'aile

correspondante de la maison était inondée, et il devait transporter son lit et sa couverture dans la direction opposée. Deux minutes plus tard, il galopait à l'autre bout de la maison parce que le vent revenait le fouetter avec des trombes d'eau. Chaque pluie l'obligeait à déménager sans cesse. A la fin, il se retrouvait harassé et essoufflé d'avoir tant couru, et courbaturé pour avoir transporté lit et literie durant toute la course. Heureusement, son lit était en bambou de raphia, et la literie se résumait en un vieux drap, obtenu en cousant des sacs de farine.

Cette anecdote avait tant de succès que, dès qu'il tombait la moindre goutte du ciel, chacun l'évoquait. Peut-être, émirent certains, qu'Etoundi allait se remarier et ne voulait pas imposer à sa nouvelle épouse ce marathon auquel l'obligeait la moindre ondée. Ce jour-là, il avait plu, et le vent avait cabriolé plus que d'habitude. La discussion que suscita cette opinion fit rejeter cette hypothèse. Personne n'avait remarqué aucune disparition mystérieuse de l'intéressé. Et personne du village ne s'était jamais marié sans avoir ouvert une « ambassade » chez sa future. Tout jeune homme fiancé s'évanouissait des regards au moins deux jours par semaine, quand ce n'était pas une semaine entière ou même un mois.

On apprenait alors qu'il tenait une « ambassade » dans tel village. Il n'y avait plus qu'à repérer la fiancée et à attendre les noces. Mais personne ne se souvenait de l'avoir vu trimbalant unealebasse de vin de palme vers une destination inconnue.

Pourquoi se serait-il d'ailleurs remarié ? Il avait une femme, même si celle-ci habitait chez ses parents. Quoiqu'en pensent les juges, l'abandon du domicile conjugal n'a jamais constitué un motif de divorce ici chez nous. Personne ne laisserait filer ainsi ce qui lui a englouti tant de cabris, tant de porcs et tant de vin, ces carburants nécessaires à la conclusion de tout mariage. Et même si ton beau-père, faisant preuve d'une conscience aussi rare à trouver qu'une corne de chien, décidait de te rembourser, tu serais toujours lésé, car, quel jeune homme a-t-il jamais réussi à faire le décompte de tout l'investissement liquide et animal nécessaire à son mariage ? Les femmes sont si capricieuses. Si la vôtre s'en va, ne vous

emballez pas. Elle vous reviendra, aussi infailliblement que tout ce qu'on lance en l'air retombe sur terre.

L'abandon du foyer conjugal n'est donc qu'une vulgaire occasion à vin. On palabre, on boit, on échange verres, colas et proverbes, et la femme retourne à son mari. Rien ne dissout mieux les litiges que quelques calebasses de vin accompagnées de quelques dictons se référant aux pensées de la tortue, ce philosophe d'entre les philosophes.

Mais Etoundi s'expliquait :

– La douleur me brûle le cœur. Si je vous disais...

Les moins intelligents le pressaient de questions, et les vieux trouvant normale cette douleur subite et mystérieuse, hochaient la tête en répétant : « Nous saurons, nous saurons. »

Un jour, il en dit plus :

– Une parole que l'on m'a décochée me brûle les entrailles. Si vous saviez...

Peut-être regrette-t-il ce qu'il faisait, suggéra une femme. Car Etoundi, du temps où il était marié, avait violé l'inviolable... Il s'était ingéré dans les affaires culinaires de son ménage. La cuisine est un sanctuaire sacré. Chaque homme construit deux cases. La sienne et la cuisine. Nul ne peut rentrer dans la cuisine s'il n'est muni d'un solide prétexte. Là règne le féminin : la fumée, la soupe, la marmite, la cuisson, la femme. A l'époque de nos ancêtres, quiconque violait ce temple pouvait en ressortir, coiffé d'une marmite éventrée, ou, chassé à coups de cette petite spatule de bois plate qui sert à remuer les sauces, et dont les coups tuent, paraît-il, la virilité.

Mais Etoundi se permettait d'aller regarder cuisiner sa femme. Pire, il intervenait sur le choix du menu. Mais ceci n'est que peccadilles. Le vrai péché d'Etoundi avait été de s'arroger la direction des affaires culinaires. Il imposait le nombre de tubercules de manioc à éplucher, comptait les morceaux de viande à cuire, déterminait avant la cuisson le nombre de morceaux à attribuer à chacun, indiquait les os à offrir aux voisins et aux visiteurs, au cas où il s'avérait impossible de les leur refuser, et, horreur des horreurs, contrôlait si sa femme obéissait à ses directives, en comptabilisant les quantités consommées et celles restantes.

Outrée par cette intendance offensante et par cette conduite honteuse, rebutée par cette intrusion intolérable dans le ministère de l'épouse, la femme s'en alla, et Etoundi commença à boire, jusqu'au jour où Towa faillit avoir la tête emportée par une taloche, parce qu'il s'était soudainement remis à travailler.

Les résultats de son labeur ne se firent pas attendre. Etoundi agrandit sa maison et la couvrit de tôle ondulée. Rien ne signale mieux la réussite sociale qu'un toit de tôle ondulée. Il vous épargne le dur labeur de changer le raphia de votre paillote tous les cinq ans. Ne plus avoir à se chicaner avec les serpents, dans les palmiers raphia quand on va y chercher palmes et feuilles pour faire la charpente et les nattes de votre future toiture, ne plus se déchirer les mains sur les minuscules épines qui pullulent sur ces feuilles, cesser de se courbaturer l'échine à les tresser et de faire des acrobaties à les arrimer. Le métal des tôles est si durable. Et puis, c'est une référence sociale.

Les palmiers du village, s'ils ont une mémoire, se souviendront toujours de cette occasion à laquelle ils risquèrent de tarir leur sève à remplir lesalebasses exigeantes qu'Etoundi accrochait aux entailles pratiquées au ras de leurs fleurs. Les ouvriers qui installèrent la charpente et le toit de la nouvelle maison se rappellent encore ce vin si exquis qu'ils burent durant tout le temps qu'ils mirent à coiffer la maison de son nouveau toit d'aluminium. Ils ralentirent d'ailleurs exprès leur travail.

Le dernier jour, tout le village fut convié à une cuite générale. Il y eut un grand deuil chez les cabris. Deux périrent pour la circonstance sous la machette des hommes.

Il y eut la question.

Une question ressemble à un fruit. Il faut la laisser mûrir. Posée trop précocement, elle donne des réponses acides, sans suc ni contenu. Posée trop tard, elle ne présente plus d'intérêt. Il faut la laisser mûrir et la poser au moment psychologique. Mieux, c'est une cuisine, un mets. Assaisonnez avec les événements, l'actualité du jour, laissez mijoter dans l'esprit de tout le monde, épicez avec quelques commentaires anodins et

servez-la avec beaucoup de tact et un verre de quelque chose, du vin de palme de préférence.

Quel grand-père ne connaît cette petite recette? Et la règle d'or est de présenter l'interrogation avec des mots détournés, en enrobant le vif du sujet avec les circonlocutions les plus diverses, les sous-entendus les plus anodins, les remarques les plus banales, obscurs pour les profanes, limpides pour nos maîtres de la parole. Les aspérités les plus acérées ne sont pas supprimées, juste aseptisées, pour éviter les inflammations, c'est-à-dire les interprétations abusives et inopportunes.

Etoundi, que les vieux avaient patiemment préparé, ne vit pas venir la question. Il se retrouva en train de répondre :

– Mon Etoundi, l'enfant que ma femme, en partant, portait dans son ventre, est venu ici. Depuis qu'il était né, il y a de cela sept saisons sèches, on ne faisait que lui répéter qu'il n'était pas du village où ils habitaient, ses frères, sa mère et lui. On lui donnait toujours le nom de ce village-ci, et il voulait revenir voir celui qu'on disait son père.

– Un lion, né parmi les hyènes, cherche toujours à retrouver les siens ! commenta un vieux.

– Tant que les lions continueront à épouser des hyènes, ceci se reproduira toujours, jeta un autre, perfide.

– L'autre jour, votre fils s'est trouvé un compagnon qui l'a conduit jusqu'ici. C'était son grand frère. Ils avaient emprunté un vélo.

Les deux enfants s'étaient arrêtés devant le chef-d'œuvre de délabrement qu'était devenue la case paternelle. L'aîné reconnaissait dans ce résidu ce qui avait été son nid, son foyer, l'abri, la sécurité, la maison. Le benjamin ne disait rien. Il attendait. Enfin, il demanda :

– Quand allons-nous arriver à la case de Papa?

– La voici, dit l'aîné, visiblement ému.

– Tu mens, ce n'est pas vrai ! Tu ne veux pas m'emmener voir la case de papa.

– Mais je te dis que la voici ! Et puis, tu m'ennuies.

Il s'énervait devant cet entêté.

– La case de papa ne peut pas être ce machin-là. Celle-ci est pourrie, gâtée. Moi je veux voir la vraie case de Papa.

Les deux frères n'avaient pas vu leur père arriver. Celui-ci avait entendu la partie essentielle de leur discussion.

Etoundi concluait :

– Mon fils a été incapable de reconnaître sa maison parce qu'elle n'était pas digne de son père. Pour quelqu'un qui a un cœur, que restait-il à faire?



Au ministère du soya.

Le piment est une bénédiction du ciel, et les délices que promettent les missionnaires dans le paradis de leur Dieu ne doivent rien valoir à côté du savoureux incendie qui enflamme le palais qui déguste cet Everest de l'art culinaire qu'est la viande en tranches ou en brochettes grillées au feu, le soya.

Le piment est une merveille, aussi contestable que soit cette assertion. La bouche qui a dégusté du soya ne peut la contester cependant. Le piment devait être créé. Et Dieu n'a pas failli à sa tâche. Les merveilles que sont la baleine bleue, l'ornithorynque, le cygne noir ou le séquoia ne lui firent pas oublier ce végétal, si indispensable dans la cuisson du soya. Et pour que les mortels puissent connaître toute l'importance de cette divine attention à leur égard, Dieu créa les maguidas, terme qui désigne les populations de type soudanais habitant originellement la province septentrionale de notre pays. Dieu créa aussi les bœufs. Les seconds, élevés et égorgés par les premiers, doivent être débités en quartiers et en tranches, avant d'être grillés sur la braise. Puis ils sont baptisés au piment, précieuse opération qui fait de la chair du commun des bovidés un mets digne de la table des dieux, un soya pour tout dire.

Nul autre qu'un maguida ne peut, avec la même virtuosité, avec le même bonheur, réussir cette alchimie. Souriant, chantant, plaisantant, semblant ignorer eux-mêmes l'immense portée du plus courant de leurs gestes, les créateurs de la huitième et la plus quotidienne, la plus appétissante aussi des merveilles du monde, chaque soir, transforment la plus banale des viandes, celle du bœuf, en soya.

Noir, dépenaillé, mince, élancé, déguenillé, de vieilles babouches aux pieds, Garba descendit du taxi en catastrophe. Son bras élançait atrocement. Il l'avait bandé dans un morceau d'étoffe crasseux lequel, par un miracle de coloration, réussissait à prendre une teinte plus foncée que celle dont la saleté l'avait maculé, en buvant le sang de la blessure qu'il protégeait. Garba fonça à travers l'hôpital, cherchant la salle de garde. A vingt-deux heures, on n'yrencontra pas grand monde, sauf pourtant cette malade en train de prendre l'air, et qui lui indiqua le service des urgences.

Il avait dû se couper une artère, car le sang s'était mis à gicler dès que la lame de son couteau avait entamé sa chair. Il découpait la viande qu'il devait servir à un client. Il était particulièrement gai ce soir-là, car les gourmets ne cessaient d'affluer devant son foyer. Il découpait à tour de bras, activant le feu pendant ses moments d'accalmie. Il racontait en même temps des histoires égrillardes à ses camarades et à ses clients, et n'hésitait pas à siffler ou à interpeller une jolie passante. C'est en suivant le jeu aguichant et – il s'en rendait compte maintenant – dangereux du derrière de l'une d'elles que, par distraction, il s'était coupé la main, égorgeant du même coup l'entraîn qui le remplissait.

Il ne pouvait juger de la gravité de la blessure, et avait regardé d'un air stupide et hébété son sang gicler allégrement de sa main. Un voisin compatissant lui avait fait un garrot à la hâte pour stopper l'hémorragie et avait entouré sa blessure de l'invraisemblable bandage qui décorait sa main.

Il s'égara, se renseigna en retournant voir la malade qui lui avait indiqué le service de garde et finit par s'y retrouver.

Dans le couloir y menant, deux infirmiers semblaient tenir la rubrique d'humour de l'hôpital et rigolaient en se frappant les cuisses chaque fois que l'un d'eux finissait de raconter une histoire. Leur humour était d'un goût trèsdiscutable, mais ils semblaient tellement fascinés par leurs propres chefs-d'œuvre qu'ils ne prirent pas garde à Garba quand il s'adressa à eux. Celui-ci dut subir la suite du récit en cours et la crise d'hilarité consécutive avant de placer le moindre mot utile. Quand il put attirer leur attention, ce fut un exploit digne de ces cascadeurs qui prennent un train lancé à 250 km/h. Ils s'interrompirent alors et

l'écoutèrent avec le même air que celui qu'aurait un type ayant oublié d'empêcher un lépreux de tremper son pied dans son assiette de soupe.

Avant que le blessé ait fini ses explications, on l'expédiait d'un ton tranchant vers une salle à la porte entrouverte. Il se croyait sauvé, alors que son calvaire ne faisait que commencer. Passé le moment d'hébétude qui l'empêchait de sentir la douleur de son bras, jusque-là presque indolore et paraissant simplement engourdi, il commençait à souffrir franchement. Il lui semblait qu'on avait installé un ressort dans son bras, et qu'un malicieux bourreau tirait dessus en le relâchant à intervalles réguliers.

Il pénétra dans la salle, et s'arrêta, frappé de stupeur. La bouche ouverte, quelque chose dormait. Cela avait des bras et des jambes et aussi une figure aux traits humains, grossiers peut-être, mais humains. Tout cela emballé dans une peau grisâtre, luisante, boursouflée à éclater de cette mauvaise graisse qui afflige l'organisme des ivrognes obèses. C'était sûrement un homo sapiens, habillé de la toque et de la blouse blanche des soignants.

Ses habits étaient déboutonnés pour libérer ce grotesque hémisphère, cette incongruité velue répandue sur ses cuisses et retenue à grand-peine par ses côtes et sa poitrine, son ventre.

C'était peut-être un homme, mais tel qu'il était là, il ressemblait beaucoup plus à un marécage, avec toute l'humidité qu'exsudait sa peau, noirâtre comme la fange puante des marais. Une quantité surprenante de sueur dégoulinait de lui, mouillait les habits, maculant le siège sur lequel il était assis.

Ses poumons semblaient contenir un diesel tentant de tirer un camion-remorque enlisé sur une pente abrupte, car il ronflait à en briser les vitres crasseuses de la salle, au grand effroi des moustiques et des papillons de nuit qui voletaient de-ci de-là.

Les élancements qui recommençaient à taquiner le bras de Garba, un instant soulagé, tirèrent celui-ci de son ahurissement. Il souffrait de plus en plus, atrocement, mais seule une légère crispation de sa figure trahissait sa douleur. Un homme digne de ce nom ne crie pas, ne gémit pas, ne gesticule pas sous l'effet de la douleur. Il laisse toutes ces manifestations aux femmes et aux enfants, et, dût-il être écorché vif, il supporte. Garba serra les dents. Son vrai problème n'était plus tellement son bras, mais la façon dont il allait se faire soigner par celui qui dormait là devant lui. Terrible dilemme : le secouer eût été impoli, et il risquait de se faire rabrouer par le dormeur ou par tout autre membre du corps médical qu'il eût surpris dans cette triste besogne. Il essaya d'appeler, mais si le sommeil ferme les yeux des dormeurs et laisse les oreilles ouvertes, celles d'en face semblaient imperméabilisées au moindre son. Et il ne pouvait appeler trop fort, car crier dans un hôpital lui semblait de la démente.

Il se demanda s'il ne valait pas mieux appeler les deux rigolos du couloir, mais la gentillesse avec laquelle ils l'avaient accueilli le refroidissait. Il risquait de se faire houspiller, car il connaissait le personnel de l'hôpital de réputation. On le disait particulièrement acariâtre, très rugueux dans les manières, vous rabrouant à la moindre occasion, et même sans raison précise.

Ah ! que n'avait-il un frère, un cousin dans cet hôpital, un parent docteur, sage-femme, infirmier, planton ou même balayeur, simple employé dans une tâche quelconque. Mais hélas ! S'il avait un parent s'intéressant de près ou de loin à l'art de guérir les maux des hommes, il ne s'en souvenait plus. Si pourtant ! Le frère cadet de son grand-père était un guérisseur réputé, mais loin là-bas, dans son village. Ici, il était sans secours ni recours, et devait se résoudre à aller trouver les deux du couloir s'il voulait se faire soigner.

Il allait s'y décider quand des pas résonnèrent à la porte. Il se retourna. C'était l'un des infirmiers qui revenait, accompagné d'un jeune homme aux manières aisées, à la parole facile et claire. Ils s'exprimaient tous les deux dans un idiome inconnu de Garba. Leur languematernelle, certainement. L'infirmier se dirigea vers une table où s'alignaient diverses boîtes, des flacons, des fioles et certains instruments comme des ciseaux,

un stéthoscope, etc. Il commença à s'affairer, préparant visiblement une injection. Puis il dit quelque chose à son compagnon, et celui-ci commença à défaire son pantalon.

C'est alors que l'infirmier, jetant les yeux autour de lui, s'écria en français :

– Merde alors! le truand a bu tout l'alcool. Et il se précipita vers une bouteille qui traînait aux pieds du dormeur. Le petit millilitre du fond aurait à peine suffi à imbiber le tampon de coton hydrophile que tenait en main l'infirmier. Il réussit quand même à en frotter la fesse de son client. Il s'indignait contre l'éponge qui avait absorbé tout le liquide.

– Pourtant, c'est moi seul qui suis parti chercher cet alcool ce matin. Il y en avait tout un litre, et personne ne s'en est servi de la journée. Je me demande comment quelqu'un peut boire toute une bouteille d'alcool, sans songer aux camarades, ni aux malades qui pourraient en avoir besoin. Comme si nous autres, on n'avait pas soif.

La piqûre était finie. Garba risqua:

– Et moi alors, dokta?

Il montra sa main. L'autre, visiblement irrité par cette insolence, réagit brutalement.

– On t'a dit de venir voir celui-là, non?

Il parlait du dormeur.

– Vous avez peur de certaines gens et vous venez accabler les autres. Je ne suis l'esclave de personne ici, hein! Depuis que tu es là, tu aurais dû lui dire de te soigner! Je ne suis pas le seul ici pour me charger de tout le travail. Si les autres refusent de faire leur part, je ne vais pas le faire à leur place, non?

– Mais dokta, ze n'arrivé pas à le réveiller.

Dans nos hôpitaux, tout le monde est docteur, le moindre perce-fesse mérite ce titre, et quiconque enfreint ce règlement est taxé d'insolent, ce qui n'est pas recommandé pour la santé des malades, car s'il est difficile de se faire soigner quand le corps médical ne vous reproche rien, il est impossible de le faire quand on l'a irrité.

– Ce n'est pas de ma faute s'il dort, non?

– Kesséké zé va férr alorr, dokta. Si vous être là, pouvez quand même me soigner, non? Vous être aussi dokta comme lui, non?

– Tu me demandes ce que tu vas faire? Débrouille-toi.

Il ramassa plusieurs flacons et les tendit à son frère de tribu qui les empocha.

– Me débrouiller? Mais zé suis ici, non? Vous êtes là pour soigner les zens, non?

Il s'irritait.

– Tu me grondes? C'est toi qui me paies pour me gronder? N'importe qui vient gronder ici. Vous croyez que nous sommes vos boys ici? Toi-même là, si on te disait de faire le travail que je fais ici, tu peux le faire? Vois-moi ça! Tu me connais? Tu sais à qui tu as affaire?

– Tu es quoi? Zé di me soigner c'est tout. C'est ton hôpital ici? Tu être là pour soigner les malades, et il faut me soigner.



La fureur de Garba augmentait.

– Gronde alors ton esclave. On va voir qui va te soigner. C'est toi qui es malade, et puis, si tu es si grand que ça, va dans une clinique privée et cesse de déranger les gens.

A ce point de la conversation, survint l'infirmier qui était resté au couloir. Il accourait. Il avait suivi les explications depuis le couloir et venait en médiateur. Il jeta un coup d'œil au bras sanguinolent de l'infortuné et l'attira vers une table qui servait visiblement de bureau.

Il ramassa un carnet qui traînait par là, y arracha un feuillet et prit un crayon à bille.

– Je vais te faire une ordonnance, annonça-t-il au blessé, du ton que l'on prend pour dire à quelqu'un qu'il a gagné le gros lot à la loterie nationale.

Celui-ci se sentit soulagé. On allait enfin s'occuper de lui. Il ne demandait que ça. Il en oublia l'infirmier avec lequel il querellait et son cœur se gonfla d'espoir, augmenté par l'audition de la liste des produits qu'on lui prescrivait.

– Il vous faudra de l'alcool, du mercurochrome, des bandes, des compresses, du sparadrap, de la pénicilline...

Il signa, y apposa un cachet puis s'arrêtant un instant, il observa pensivement l'objet de dégoût qui bandait la main de Garba, et ajouta du sérum antiténatique à toute la liste, qu'il tendit au malade.

– Kéké zé fi avec ça, dokta?

Il ne savait pas que c'était ça l'ordonnance. Il avait cru que ce mot signifiait une certaine thérapeutique à appliquer aux blessures graves comme celle qui lui persécutait le bras en ce moment. Il cherchait des soins, on lui donnait un papier.

– Va acheter ça et reviens, on pourra te soigner.

– Asséter, mais vous avez les remèdes ici non? Voilà les remèdes non?

Il pointait la table chargée de flacons et de fioles.

– Rien ne peut te soigner là. Va à la pharmacie plutôt. Sors, ajouta-t-il, je vais fermer la porte.

Garba sortit.

Il y avait trois jours, une éternité, que Christophe n'avait goûté aux délices enflammés des soya, trois jours que lui et son ami Lazare n'avaient incendié leurs palais avec le feu béni et savoureux du piment. Depuis que l'hôpital avait changé de régisseur. Ils avaient travaillé d'arrache-pied pour entrer dans les bonnes grâces du nouveau régisseur. Un bon employé est un employé qui s'est fait un ami du patron. Quand le patron vous considère comme un copain, votre travail est toujours bien fait. Vous pouvez arriver en retard, ne pas venir du tout au boulot, refuser de soigner tous les malades avec lesquels vous n'avez aucun lien de parenté, avec lesquels vous ne partagez jamais votre bière au bar, personne n'y trouvera à redire. Vous pouvez emporter chez vous les remèdes que désire votre concubine ou la mère de votre deuxième femme, personne ne vous touchera. L'harmonie de l'hôpital reposait sur ces bases. Il fallait s'entendre avec le patron, et surtout s'attirer ses bonnes grâces en devenant le modèle des infirmiers chaque fois qu'il passait à côté de vous, surtout tant que vous n'aviez point scellé votre amitié avec lui devant une bière. Un pacte noué à la bière est inviolable chez nous.

Mais les gourmets qu'étaient Christophe et Lazare voulaient pactiser avec le patron grâce à quelques brochettes de soya. La bière n'est vraiment délicieuse que quand elle éteint le brasier allumé dans votre bouche par quelque soya bien pimenté. Et la satisfaction de la langue entraînant celle du cœur, les amitiés baptisées à l'aide de ce liquide sont plus solides quand ledit liquide s'avère indispensable pour soulager une bouche délicieusement maltraitée par ce condiment béni, le piment.

Ils se multiplièrent, s'ingénièrent, ils inventèrent, s'accrochèrent, plus tenaces que chien après os, pour obtenir de leur patron une de ses soirées.

Qui veut peut. Ils happèrent la première soirée creuse du chef qui passa à portée de leurs initiatives. Et ce soir, dans la voiture du régisseur de l'hôpital, ils allaient faire la tournée des grands ducs. La première étape consistait à aller faire une provision de soyas. Les deux infirmiers aimaient tellement ce mets. Rien n'égayait mieux le palais, rien ne comblait mieux leur langue, et pour eux, c'était le meilleur préalable à une cuite carabinée. Cela vous déliait le gosier, ajoutait des hectolitres à la contenance de votre panse.

Ils convinquirent le patron de commencer par une incursion au ministère du soya.

Le ministère du soya : trois ou quatre feuilles de tôle noircies par la fumée, clouées sur quatre piquets mal équarris, le tout multiplié en quatre ou cinq exemplaires, tel était ce chef-d'œuvre de l'architecture sommaire. Le mobilier était composé par un tonneau contenant la seule chose qui avait donné la vie à cet établissement : le feu. Pas de feu, pas de soya, ni de ministère de tutelle. Par-dessus le feu, la viande subissait la magnifique métamorphose qui en faisait le soya. Derrière le feu, ces rôtisseries légendaires, les maguidas. Devant, tous les fidèles, les disciples, les gourmets, les dégustateurs de ce mets. De chaque côté, la même sympathie, la même chaleur amicale.

Là, sa majesté très obèse, Monsieur le Grand Commerçant côtoyait le vendeur d'arachides grillées sans s'offusquer, son Altesse ventripotente et omnipotente le haut fonctionnaire se laissait bousculer par son planton sans hurler au scandale, et lui parlait sans l'entremise intempestive d'un quelconque protocole. Un lien les unissait, indéfectible tant qu'il n'était pas apaisé : l'appétit. C'est pourquoi on retrouvait côte à côte les « Mercedes » les plus rutilantes, c'est-à-dire nos « Rolls Royce » locales et les guimbardes les plus innommables. Leurs chromes étincelaient à quelques centimètres des pousse-pousse poussiéreux abandonnés un moment par quelque porte-faix à l'appétit aiguisé par les effluves du ministère.

Le régisseur vint aussi ranger sa voiture sur le bas-côté. Les deux infirmiers en descendirent. Immédiatement, on vit une main bandée les pointer du doigt, tandis que le propriétaire de la main disait quelque chose à son voisin immédiat, lequel transmettait. Le message circula de bouche à oreille et fit le tour des rôti-seurs.

Christophe et Lazare s'approchèrent d'un étalage, et demandèrent à goûter la viande. Personne ne leur répondit. Ils haussèrent le ton. La surdité de leurs interlocuteurs subit la même évolution. Ils déclarèrent qu'ils allaient payer. Ils auraient pu tout aussi bien déclarer le contraire.

Ils changèrent d'étalage en grommelant quelque chose de très vilain sur les mœurs sexuelles de la mère de cet arrogant grilleur de soya. La réception fut la même. La mère de ce rôti-seur se vit attribuer la même réputation que celle du précédent, et Christophe clama tout haut l'ascendance canine du vendeur.

Au troisième hangar, ils reconnurent cet escogriffe dépenaillé qui était venu les importuner un soir à l'hôpital alors qu'ils assuraient la garde. Sa main était bandée et il se tenait à côté d'un collègue qui grillait et vendait la viande, lui se contentant de bavarder ou de suggérer certaines choses.

Garba les apostrophait.

– Vous pensez que vous n'a pas besoin aussi de quelqu'un ? Sé vous à hôpital, vous ne soignez que ton frère, votre ami, vous ne pas soigner les autres. Quand zé souis véni, vous avez dit que zé dois mourir parce que moi ze ne souis pas ton frère, parce que zé n'a pas mouillé la barbe de vous. Vous ici, z'être aussi dans mon bureau. Moi zé refisé aussi de vous vendre les soyas, parce que vous n'a pas mouillé ma barbe. Vous refisez me soigner, moi refisé vous vendre. Allez dirre! – Vous commandez là-bas, moi aussi zé commandé ici. Allez m'ackiser.

C'est le ronflement rageur de la voiture de leur supérieur hiérarchique qui les tira de leur hébétude. Il s'en allait, furieux, les plantant là. Ils surent qu'il allait sévir contre eux à l'hôpital. Ils en frémirent. La foule des clients regardait, hostile. Certains avaient souffert des mêmes déboires dans divers services. L'indifférence et la concussion de ce genre de fonctionnaire avaient malmené beaucoup d'entre eux.

Christophe et Lazare s'éloignèrent. Ils savaient qu'ils étaient les victimes d'une vendetta.

Qu'ils avaient déclenchée.